

Nouveautés

Number 109, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1998). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (109), 6–23.

ANNE HÉBERT

Parcours d'une œuvre

Actes du colloque de la Sorbonne
L'Hexagone, Montréal,
1997, 454[6] p.

Les 29 et 30 mai 1996, année du quatre-vingtième anniversaire d'Anne Hébert, se tenait sur elle, à la Sorbonne, un colloque international. Organisé en collaboration par les centres d'études internationales, canadiens et québécoises, des universités de Paris IV-Sorbonne (CIEF), de Paris III-Sorbonne Nouvelle (CEC), de Poitiers (IEAQ) et de Rouen (IPEC), sous la direction de Madeleine Ducrocq-Poirier, le colloque réunissait des spécialistes de plus d'une trentaine d'universités, la plupart des chercheurs venant de France et du Québec, mais aussi du Canada anglais, des États-Unis, de l'Amérique du Sud, de l'Italie, de la Roumanie, des Pays-Bas. Le livre regroupe trente-quatre conférences avec une préface de Madeleine Ducrocq-Poirier.

C'est dire la faveur dont jouit Anne Hébert auprès d'un public savant très diversifié. Ces chercheurs d'allégeances diverses étaient tous unanimes à vanter la richesse d'une œuvre qui nous accompagne depuis plus de cinquante ans. Et ils sont les premiers à constater leur impuissance à en épuiser les sens et les manifestations formelles, malgré la finesse et la précision des démarches, malgré l'intelligence, la lucidité et la sensibilité des lectures. Toutefois, les communications ici regroupées sont très inégales. Certaines jettent une lumière nouvelle, proposent des avenues inexplorées. Deux poètes, Yves Préfontaine et Jean Royer, apportent une lecture rafraîchissante de la poésie d'Anne Hébert. Ce sont toutefois les romans qui retiennent le plus l'attention, même si Madeleine Ducrocq-Poirier rappelle qu'Anne Hébert est avant tout poète. Ressortent les excellentes études de Jacques Michon sur la perception et la réception des premières œuvres, d'Antoine Sirois sur l'initiation, de Neil Bishop sur la guerre, les errances et exils de l'œuvre, d'Yvan Leclerc sur les voix narratives et la poétique de la voix, de Lise Gauvin sur les nouvelles du *Torrent*, de Janet M. Paterson sur les figures de l'Autre dans *Kamouraska*, de

Glenda Wagner sur les métalepses narratives ou de Claude Filteau sur la rivalité mimétique, pour ne mentionner que celles-là. Voici un livre qui, tout en dévoilant de larges pans de l'œuvre d'Anne Hébert, a le mérite de nous montrer en action une variété impressionnante de démarches critiques.

Maurice Émond

Autobiographie

RÉCIT D'UNE ÉMIGRATION

Mémoires

Fernand DUMONT
Boréal, Montréal, 1997, 268 p.

Fernand Dumont nous a quittés le 1^{er} mai dernier, à la suite d'une éprouvante maladie qui l'a forcé, à l'ultime de sa vie, à renoncer aux grands travaux qu'il poursuivait, sur la culture en particulier, pour rédiger *Récit d'une émigration*. Sous-titré *Mémoires*, ce beau et touchant récit de vie se lit comme le testament spirituel et humaniste de l'un des grands maîtres à penser du Québec moderne qui a influencé des générations d'étudiantes et d'étudiants qu'il a guidés par son enseignement, éclairés par ses prises de position nuancées et enseignés par ses ouvrages qui témoignent de l'engagement et de la rigueur du plus grand spécialiste des sciences humaines de notre époque. Cette autobiographie intellectuelle, que son fils François, dans un « Avertissement », présente comme « une première version » d'un texte que son père « aurait aimé "peaufiner" » à la suite des remarques de son fidèle compagnon de route Yves Martin, se veut une synthèse de la vie de l'homme d'action que fut Fernand Dumont et de son œuvre qu'il a construite au fil des ans et qui lui survit pour le bienfait de son peuple et de l'humanité dont il s'est préoccupé, sa vie durant, lui le sociologue, mais aussi l'historien, l'anthropologue, le philosophe, le théologien et le poète qu'il fut tour à tour et en même temps.

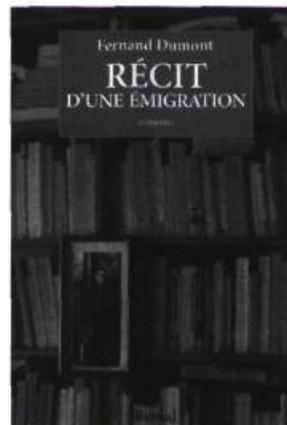
Divisé en huit chapitres, ce récit s'amorce avec la petite enfance du futur

intellectuel dans un milieu ouvrier, à Montmorency, qu'il n'a jamais renié et qu'il a toujours porté en lui. C'est pendant son adolescence qu'il découvre, grâce à un enseignant, à qui il rend hommage, les livres et les bibliothèques qui devaient l'entraîner hors de son milieu populaire, en exil ou en émigration des siens, comme l'indique le titre de l'ouvrage. Il faut voir là aussi le rapport que l'éminent penseur a toujours entretenu avec la culture populaire, qu'il appelle ici et dans *Le lieu de l'homme* (1968) la culture première, et la culture savante, ou la culture seconde, avec laquelle il a dû composer tout en étant fidèle à la première qu'il savait menacée et qu'incarnaient ses parents, son père surtout pour lequel il a toujours eu une grande admiration. Ce rapport, le croyant Fernand Dumont, homme de foi et de questionnement, d'une étonnante lucidité et d'une rare simplicité — j'ai pu le vérifier à quelques reprises, ayant eu la chance de le rencontrer, voire de l'interviewer au moment de la parution de sa *Genèse de la société québécoise* — il l'étend à son enseignement, à la religion, à la langue, à la politique, celle de la « Terre-Québec » du poète qu'il a défendue avec ardeur dans son œuvre et dans son enseignement, sans toutefois céder à l'invitation pressante de René

Lévesque de faire le plongeon dans la vie active du politicien où, avoue-t-il, il se serait senti mal à l'aise, voire peu utile, lui qui a préféré apporter sa contribution à l'essor de la culture de son pays (p. 197). C'est d'ailleurs la culture qui est sa préoccupation dominante et qui unifie toute son œuvre.

Récit d'une émigration nous permet de

(re)découvrir la finesse de la pensée d'un homme polyvalent qui chérissait sa profession à laquelle il a beaucoup apporté et qui lui doit beaucoup. Il y a dans ce récit-confession des pages émouvantes mais aussi des prises de position qui révèlent la grandeur et l'importance de l'homme et de l'œuvre dont il donne la genèse de chaque tome qui la compose. À lire à petites doses, lentement, en savourant la langue, souvent poétique, qu'il maîtrise avec « une rare perfec-



tion », comme celle de son collègue Jean-Charles Falardeau qu'il vante dans les mêmes termes. Merci, Fernand Dumont.

Aurélien Boivin

Dictionnaires

MULTI DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Marie-Éva DE VILLERS
Québec Amérique, Montréal,
1997, 1533 p.

LA GRAMMAIRE EN TABLEAUX

Québec Amérique, Montréal,
1997, 292 p.

Le *Multi dictionnaire de la langue française* et *La grammaire en tableaux* de Marie-Éva de Villers en sont à leur troisième édition. C'est dire les succès que remportent ces outils de consultation qui sont, n'ayons pas peur de le dire, parmi les meilleurs sur le marché.

Le *Multi dictionnaire* combine un abrégé du dictionnaire, de la grammaire et des particularismes de la langue française. L'utilisateur moyen de la langue française trouvera là un *vade-mecum*

de la rédaction beaucoup qu'un outil de références fondamental. On n'y donne par exemple qu'une définition succincte des mots, mais on insiste sur leur forme plurielle ou leur usage particulier et, à l'occasion on fournit homonyme et antonyme. En somme, il s'agit d'une aide à l'écriture essentielle pour qui veut avoir à portée de la main un outil polyvalent et conçu pour qu'on s'y retrouve rapidement et, surtout de façon claire et logique.

La grammaire en tableaux s'inscrit dans cette même ligne. Avec ses soixante-quinze modèles de conjugaison, des explications claires des règles de grammaire, ce petit ouvrage est le complément essentiel au *Multidictionnaire*.

Lucille Angers

Essais

IMPOSTURES INTELLECTUELLES

Alan SOKAL et Jean BRICMONT
Éditions Odile Jacob, Paris,
1997, 276 p.

Voilà bien ce que désigne l'expression « jeter un pavé dans la mare », et pas n'importe mare, mais bien celle des intellectuels français dont on se pâme souvent sans mesure. Alan Sokal et Alain Bricmont, un Américain et un Belge, ont décidé de dégonfler le ballon de baudruche des intellectuels français qui se sont construits une pensée à partir de la méconnaissance, voire de l'ignorance d'un vocabulaire emprunté à la science.

Julia Kristeva, Luce Irigaray, Bruno Latour, Jean Baudrillard, Paul Virillio, Jacques Lacan, pour n'en nommer que quelques-uns, sont ainsi placés sous examen et aucun d'entre eux n'en sort vraiment indemne. En fait, ce n'est pas tant l'usage d'un vocabulaire pseudo-scientifique qui pose problème, c'est surtout qu'il est carrément emprunté pour sa « beauté poétique » sans qu'il ne renvoie à quelque chose de concret, à ce qu'il désigne dans la sphère scientifique d'où il est issu.

Sokal et Bricmont publient ce livre comme une mise en garde à propos de ce préjugé largement répandu qui veut que plus un discours est obscur, plus il est profond. Il faut avouer que leur démonstration est séduisante et qu'il y a eu en effet une inflation terminologique. Toutefois, on peut se demander si cette inflation est conjoncturelle puisqu'elle est survenue au moment même où les

sciences humaines ont cherché à se donner une base « scientifique » dans les années soixante avec le structuralisme et qu'il était de bon ton d'utiliser un vocabulaire qui mimait l'exactitude scientifique à défaut d'avoir des modèles théoriques qui en avaient la rigueur. *Impostures intellectuelles* est un essai salutaire dont le caractère dénonciateur est aussi un appel à une plus grande vigilance épistémologique.

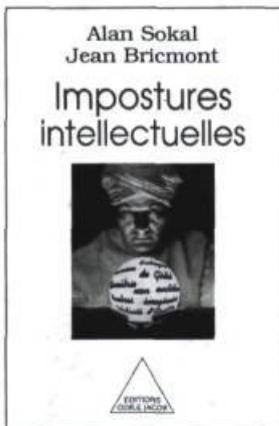
Roger Chamberland

INTERDIT AUX AUTRUCHES

Collectif sous la direction
de Karen RICHARD, Louise DUFOUR
et Michel BRÛLÉ
Les Intouchables, Montréal,
1997, 179 p.

Il fallait bien qu'un jour ou l'autre on couche sur papier les récriminations de cette nouvelle génération perdue et que l'on fasse le procès des baby-boomers qui semblent porter tout le poids du monde sur leurs épaules. En fait, il est plus facile de trouver une cible que de viser juste, plus facile encore d'élargir le rayon de cette cible afin d'être certain qu'un coup tiré, même à l'aveuglette, parviendra bien à toucher l'un des anneaux, dût-il être éloigné du centre. On a ainsi demandé à vingt et une personnes de se commettre et de donner leur point de vue sur ce conflit des générations dont on connaît le jugement avant même d'avoir lu une seule ligne. De ce collectif, on retrouve des personnes connues, ceux qui ont troqué le « X » de leur génération pour celui plus crédible de sociologue, écrivain, comédienne, enseignant, politologue, etc., bref, un statut social à précarité plus ou moins fixe, mais qui autorise le discours dénonciateur. Que vaut le discours d'un chômeur ou d'un assisté social à côté de celui de Luc Picard, Stanley Péan ou Brigitte Caron ? Toutes les tares et tous les vices de l'activité humaine, sociale, économique, politique, environnementale, culturelle sont obligatoirement imputables aux baby-boomers, ces vilains petits canards de l'histoire, qui ont tout saccagé, tout emporté et tout empoché, bien sûr.

L'uniformité du discours est exemplaire, exactement comme celui qui s'est développé dans les années soixante. La pensée manichéenne, que l'on pensait perdue avec le déluge de la révolution tranquille ressort en force : il y le mal et les bourreaux d'un côté, le bien et les victimes de l'autre. *Interdit aux autruches* est l'exutoire de jeunes « paumés, mais libres et lucides [...] sans pouvoir,



mais vigilants et prêts au combat » qui ont décidé d'en finir avec le mal de la génération lyrique, de crever ce « comédion obèse » de l'histoire, dirait Achille Talon. Écrit par ces nouveaux Don Quichotte de la culture postmoderne qui se sont bricolé une identité à la mesure de la société actuelle où, de toute manière, tout le monde est victime, *Interdit aux autruches* devrait être proclamé best-sellers tant n'importe quel quidam s'y retrouve, toutes générations confondues.

Jean-Pierre Latreille

AVANTAGE NUMÉRIQUE

L'argent de la Ligue nationale de hockey

Marc LAVOIE
Vents d'Ouest, Hull,
1997, 288 p.

Si vous êtes comme moi, le départ des Nordiques pour Denver, parce que leur président, « Maître » Marcel Aubut, manquait d'argent, vous a brisé le cœur. Vous refusez de vous ranger derrière les Canadiens et le hockey n'exerce plus chez vous le même attrait. De plus, lorsque vous vous levez le matin et que vous lisez en première page de la section des sports du journal que le gros Eric Lindros, avec son faible quotient intellectuel, sera le joueur le mieux payé de la Ligue nationale de hockey, voilà que cela vous lève le cœur, vous frustre et vous préférez rester au lit plutôt que d'aller travailler. Et si vous êtes, encore comme moi, la « bosse des maths », vous ne l'avez pas, et la lecture d'un ouvrage à caractère économique n'est pas pour vous une priorité.

Si vous vous êtes reconnu, une lecture approfondie du livre de Marc Lavoie, *Avantage numérique. L'argent et la Ligue nationale de hockey* s'impose. L'auteur, professeur d'économie à l'Université d'Ottawa, se révèle un spécialiste de l'économie du sport et laissez-moi vous dire que l'on parle ici de spécialiste avec un grand S, car rien n'est laissé au hasard.

Lavoie, bien simplement, prouve, preuve à l'appui, que « Maître » Aubut, notre plus célèbre mangeur de tartes à la pacane, a fait de l'argent avec les Nordiques ; même que l'avenir financier du club s'annonçait rose lorsqu'il a décidé de se départir du club. Lavoie montre encore comment une équipe

professionnelle peut accroître ses performances de 1,45 point à chaque million de dollar (canadien) qui s'ajoute à sa masse salariale. Voilà le genre de renseignements que l'on trouve dans ce livre qui se lit aussi facilement que les bandes dessinées du journal, non pas parce qu'il y a des images, mais plutôt parce que tout au sujet de notre sport national y est clair, net et précis. Vous serez, comme moi, rapidement convaincu, à la suite des propos de Lavoie, que les Américains tentent de nous voler notre sport, eux qui, il y a quelques années, préféreraient encore les bonnes vieilles courses de tracteurs !

Marc Lavoie est probablement la preuve que l'on peut parler d'argent en entrant dans les moindres détails sans perdre l'intérêt des lecteurs. Qu'est-ce qui influence le prix des billets, l'assistance aux parties, la hausse des salaires, pourquoi on échange tel ou tel joueur contre un autre, quels sont leurs salaires, sont-ils trop élevés, comment envisage-t-on l'avenir de la Ligue nationale de hockey, serait-il profitable d'établir une ligue européenne, etc. ? Des réponses sont, bien sûr, apportées.

Marc Lavoie étaye ses thèses à l'aide de nombreux graphiques, de tableaux et d'innombrables études réalisées par des chercheurs au cours des dernières années. Il consacre un chapitre aux enjeux de la grève des joueurs de 1994-1995. Si mes professeurs du secondaire avaient su être aussi intéressants, peut-être aurais-je séché moins de cours de mathématiques et aurais-je poursuivi ma carrière de joueur de hockey. Il paraît que c'est payant !

Marc-André Boivin

TA MÉ TU LÀ ? (Ta mère est-elle là ?)

Un autre essai sur le langage parlé des Québécois

Georges DOR
Lanctôt éditeur, Outremont,
1997, 205 p.

(Collection « L'histoire au présent »)

Le sempiternel débat sur la qualité de notre « parlure » se poursuit. Georges Dor reprend possession de la rondelle et répond à ses détracteurs, ces dix méchants linguistes qu'il ne nomme jamais et qui ont eu l'audace, dans *États d'âme, états de langue* (voir *Québec français*, 106, p. 6), de riposter à la suite de la parution de son *Anna brailé ène shot*, l'an dernier.

Ici, Dor reprend sa thèse — simple ou simpliste, c'est à votre goût ! — où il affirme que « [l]a pratique de la langue parlée tout au long du cours primaire serait la seule façon d'abolir — ou du moins de réduire — les inégalités dont restent victimes les enfants nés dans une famille où le langage n'est que bredouillage ». Cependant, son essai se transforme peu à peu en un pamphlet agressif contre une supposée médiocrité dans laquelle les universitaires, en particulier sa « bande des dix », se vautrent lorsqu'ils tentent de comprendre et d'expliquer le langage plutôt que de le corriger. Dor est non seulement contre cette façon de considérer la langue, mais de plus il ne la saisit pas. Donc, sa charge à fond de train s'éparpille et rate sa cible. Puis, le texte du chansonnier est farci de redondances — comme ses répétitions d'exemples ou d'anecdotes, ou sa « correctionnisme aiguë » de citations de linguistes — et laisse paraître quelques contradictions : par exemple, lorsqu'on lui reproche son penchant vers la variété hexagonale de notre langue, il déclare se foutre des Français tout en souhaitant que le *Petit Robert* suffise comme manuel scolaire au primaire. Enfin, même si on est d'accord avec lui quant à la torture que font subir nos veilles de la télé à nos pauvres oreilles, on ne peut s'empêcher de percevoir un certain mépris dans son discours tellement il nous donne l'impression que le Québécois ne devrait s'exprimer que s'il s'exprime bien.



certain mépris dans son discours tellement il nous donne l'impression que le Québécois ne devrait s'exprimer que s'il s'exprime bien.

Ta mé tu là ? ressemble à une commande d'un éditeur pour capitaliser sur le succès d'un ouvrage précédent en n'offrant qu'une pâle copie de l'original. Et c'est bien dommage ! Rassurons toutefois Georges Dor : les professeurs de linguistique corrigent les fautes de leurs étudiants...

Louis Fiset

LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE ET LE SPECTRE DE L'HUMOUR

Georges DESMEULES

L'instant même, Québec, 1997, 204 p.

Professeur au cégep François-Xavier-Garneau, Georges Desmeules s'inscrit — tout comme Michel Lord et Lise Morin — dans la continuité du GRILFIQ (Groupe de recherche interdisciplinaire sur la littérature fantastique dans l'imaginaire québécois), groupe dont les travaux portaient sur le fantastique et la science-fiction en littérature québécoise, principalement de 1960 à 1985. S'arrêtant à une dimension particulière de la fiction fantastique, l'auteur s'interroge : « Existerait-il un humour spécifiquement fantastique et, si oui, quelles en sont les caractéristiques ? » (p. 10). Partant de la constatation que le rire semble souvent présent en littérature fantastique, il montre dans cet ouvrage comment l'humour peut s'in-

troduire dans le fantastique et quelles sont les variables qui en favorisent l'émergence.

L'essai de Desmeules est principalement composé de l'analyse de onze nouvelles fantastiques ; une introduction substantielle, où sont présentés les travaux ayant déjà abordé la problématique centrale de l'essai, précède deux chapitres exposant les fondements théoriques qui sont ensuite mis à l'épreuve dans les analyses. Proposant un aménagement de la conception du fantastique énoncée par Todorov, Desmeules élabore une approche théorique de l'humour (inspirée de Jardon, Noguez et Freud), sans toutefois clairement établir les différences existant entre l'humour, l'ironie, le comique, le drôle, le grotesque, etc. La lecture de l'ouvrage laisse croire que l'humour constitue la catégorie la plus générale, englobant les autres formes. Pour justifier sa lecture de l'humour dans les textes et faciliter l'identification de passages humoristiques, il combine le concept de « Lecteur modèle » d'Umberto Eco et le double phénomène économique de Freud (économie d'affect et économie de représentation du réel), ce dernier ponctuant chacune des analyses subséquentes.

Convoquant entre autres des textes de Guy de Maupassant, de Marcel Aymé, de Franz Kafka, de Michel Tremblay et de Marie José Thériault, l'auteur observe comment se manifeste le fantastique pour ensuite montrer comment ce dernier laisse place à l'humour. Regroupant les nouvelles selon leurs similitudes narratives, il en vient à la conclusion que « le type d'interaction entre un protagoniste et le surnaturel conditionne directement son potentiel humoristique » (p. 197) ; plus précisément : « plus le protagoniste perçoit clairement les contours de l'entité surnaturelle, plus grandes sont les chances de retrouver des exemples concrets d'humour dans le texte » (p. 199).

Cet essai exploratoire apparaît un ouvrage d'importance par son repérage des contours d'un trait majeur du sous-genre fantastique.

René Audet

LA MÉMOIRE SANS FRONTIÈRES

Émile Ollivier, Naïm Kattan et les écrivains migrants au Québec

Louise GAUTHIER

Les Éditions de l'IQRC / Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1997, 143 p.

(Collection « Cultures et Société »)

Fruit de recherches ayant mené à un mémoire de maîtrise ès arts à l'Université Laval, en 1995, l'étude de Louise Gauthier, *La mémoire sans frontières*, s'inscrit dans la problématique des écrivains migrants qui, selon la critique, est en train de changer, sinon de transformer, le visage de la littérature du Québec. Après avoir balisé les assises théoriques concernant le champ et l'institution littéraires, en s'inspirant principalement de Jacques Dubois, Pierre Bourdieu, Lucie Robert et Marc Angenot, elle situe, à la suite de Jacques Pelletier, Pierre Bourdieu, Simon Harel et Peter Klaus, entre autres, la question de l'« émergence des écrivains venus d'ailleurs » (p. 33) et s'attache à la définition des termes, surtout à celui de « transculture », véhiculé et repris, depuis Fernando Ortiz (1940), par Lise Bissonnette, Fulvio Caccia et Pierre Nepveu. Prenant pour exemples deux écrivains (re)connus, Émile Ollivier, d'origine haïtienne, et Naïm Kattan, d'origine juive irakienne, l'auteure présente leur trajectoire identitaire, leur formation, leur exil, leur adaptation au pays d'accueil, puis analyse successivement un roman de chacun d'eux, soit *Passages* (1991) et *La fiancée promise* (1983). Cette analyse laisse voir des « divergences et coïncidences » (chapitre 5), que souligne Gauthier. Au plan des divergences : l'héritage culturel, les continents, l'enracinement (forcé chez Ollivier, volontaire chez Kattan), la situation d'écrivain (Ollivier « visant l'universel » (p. 97), tout en souhaitant « être lu et réclamé par les Haï-



tiens » (*ibid.*), Kattan se proclamant : « écrivain québécois » (*ibid.*). Au chapitre des convergences : l'exil, bien sûr, le choix de la langue française, avec « la marque d'une autre mémoire culturelle » (p. 100), leur inscription dans le discours social du Québec et leur intégration aux champs culturel et littéraire québécois. D'ailleurs, suit un chapitre consacré à la réception critique des deux romans étudiés, où s'expriment, cela va de soi, des jugements divers. Soulignons le questionnement final qui ouvre des pistes sur les enjeux culturels en présence, le métissage de la littérature québécoise et l'adoption des œuvres des écrivains migrants par l'institution littéraire d'ici.

Au terme de cette étude magistrale, prolégomène à des essais plus développés s'étendant à l'ensemble du corpus migrant, une question se pose : toutes les littératures, en particulier la littérature de la France, ne sont-elles pas soumises aux mêmes transformations, vu les mouvements migratoires importants de cette fin de siècle, qui iront sans doute en s'amplifiant au prochain siècle (et millénaire) ?

Gilles Dorion

CONTRE-VOIX

Essais de critique au féminin

Lori SAINT-MARTIN

Nuit blanche éditeur, Québec,

1997, 294 p.

Professeure au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, Lori Saint-Martin publie, avec *Contre-voix*, un recueil de textes « inédits ou revus à fond et largement augmentés » où elle propose à ses lecteurs et lectrices des analyses féministes de diverses œuvres, de divers auteurs et de diverses réalités contemporaines (les nouvelles techniques de reproduction, par exemple). Parsemé de néologismes théoriques (« métaféminisme », « neutralisation », « sexuation », etc.), l'ouvrage est sans doute publié à l'intention des étudiants et étudiantes de 2^e et 3^e cycles en études féministes, qui y trouveront un modèle impeccable.

Le recueil est composé de treize chapitres et de trois parties d'inégale longueur. Les deux premiers textes, plus particulièrement reliés à des questions théoriques, font rapidement l'histoire de la critique au féminin. Bien documentés (comme tout l'ouvrage, d'ailleurs), pleins de nuances intéressantes, ils montrent clairement le chemin parcouru par la nouvelle discipline. L'auteure, par exemple, y souligne que le temps où toutes les études féministes étaient les bienvenues est bel et bien révolu ; pour nous en convaincre, Lori Saint-Martin présente, avec le troisième texte du recueil, une critique d'un ouvrage de Luce Irigaray, compte rendu dévastateur qu'elle avait déjà fait paraître l'année dernière dans un collectif intitulé *Scènes de genre* [...]. Les deuxième et troisième parties présentent ensuite une série d'analyses où les fondements théoriques fort bien explicités au départ guident pas à pas la marche de l'auteure au travers des mille et un pièges que la littérature « masculine » tend aux femmes. Certains textes décortiquent le discours des auteurs et des auteures, tandis que d'autres étudient l'évolution de thèmes tels que la sorcière ou la prostituée.

La publication a les qualités inhérentes à sa nature de florilège ; elle montre l'évolution du discours féministe et rassemble des articles qui seraient autrement demeurés épars et difficiles d'accès. Elle en a aussi, évidemment, les défauts. Il faut avouer qu'en lecture concentrée, la théorie devient vite indigeste, le discours partisan perd un peu de sa légitimité et les redites, bien qu'inévitables (« *l'Eugélonne*, œuvre féministe marquante des années 1970 ») dans un tel collage, nuisent grandement à l'économie du recueil.

Féru de théorie et spécialiste du corpus féminin contemporain, l'auteure semble à tout le moins méconnaître ce que les Québécoises ont pu écrire avant *Bonheur d'occasion*. Encline à citer les Henri Bourassa et Louis-Adolphe Paquet, misogynes de service, elle oublie que le discours de ces messieurs n'est pas nouveau à leur époque, ce qui invalide en partie ce qu'elle peut en dire dans son quatrième chapitre.

L'édition du recueil — qui comporte en outre une bibliographie fort utile — est en général soignée. Mais je crois qu'il est peut-être un peu tôt, dans le cas de madame Saint-Martin, pour publier ses mélanges...

Anne Carrier

Guides

LE GUIDE 1998. CHOISIR

Éditions Septembre, Sainte-Foy, 1997, 460 p.

DICTIONNAIRE SEPTEMBRE DES MÉTIERS ET PROFESSIONS SUIVI DU GUIDE CLÉO

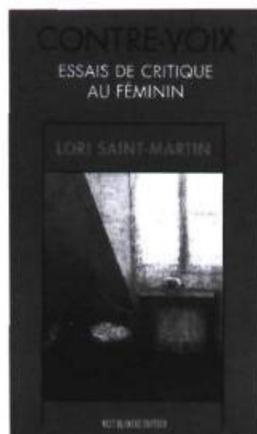
Éditions Septembre/Québec Amérique, 1997, 480 p.

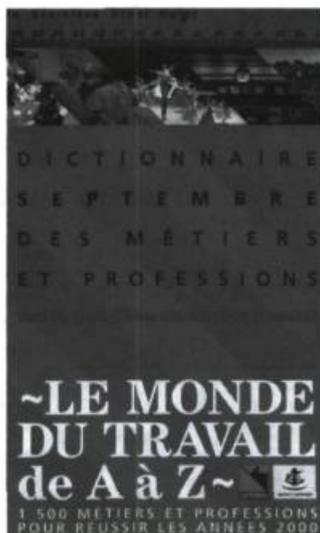
CARRIÈRES DE L'AN 2000

Les éditions Ma Carrière, Montréal, 1997, 308 p.

En cette période où le monde du travail est en pleine mutation et que le choix d'une carrière devient d'une rare complexité, trois ouvrages viennent de paraître qui font le tour de la question chacun à sa manière. Aux Éditions Septembre, Le guide *Choisir* offre un éventail de tous les programmes d'enseignement secondaire professionnel et collégial technique offerts au Québec. Nous savons tous que les secteurs professionnels et techniques sont les enfants pauvres d'un système qui a privilégié jusqu'ici l'université comme seule voie d'accès assurée au monde du travail alors que ces deux premiers domaines offrent des possibilités d'emploi beaucoup plus sûres que la majorité des diplômes universitaires. Le guide 1998 fait état de tous ces programmes techniques et professionnels et fournit un portrait réaliste des plans de carrière qui s'offrent aux jeunes. De consultation facile grâce à son système de classification de groupe d'emplois, ce guide est un outil de première main.

En complément, Le dictionnaire septembre des métiers et professions regroupe tous les corps de métiers et professions possibles et imaginables, en donne un bref descriptif et les classe selon un système de codes, dit système Cléo, correspondant à des clés d'orientation pour mieux s'y retrouver. Le moins que l'on puisse dire c'est que les auteurs n'ont pas





lésiné sur l'exhaustivité et que les clés utilisées s'avèrent relativement opératoires même si leur apprentissage demande un certain temps. Ainsi, on a recensé plus de 1 500 métiers et professions allant du détective privé jusqu'au zoothérapeute en passant par le placier, le juge et l'essayeur d'aliments (?). À partir du code Cléo qui fait appel à neuf grandes clés d'interprétation, on peut mieux faire le profil de ces emplois et des aptitudes et compétences qu'ils exigent. Grâce à son excellente présentation visuelle et son accessibilité, ce Dictionnaire devrait se retrouver dans toutes les bibliothèques et être mis à la disposition tant des élèves soucieux de leur choix de carrière que des parents attentifs à l'avenir de leurs enfants.

Les Carrières de l'an 2 000 est d'un tout autre registre. Même s'il faut déplorer la présentation graphique de ce guide qui ressemblent plus à un catalogue d'annonces qu'à autre chose, il n'en demeure pas moins qu'il offre un portrait complet de plus de « 100 métiers d'avenir qui recrutent aujourd'hui » et autres considérations sur les industries gagnantes, les métiers en émergence, etc. Ce dernier guide vient compléter les précédents dans la mesure où les données sont plus à jour et que ses concepteurs sont allés sur le terrain pour sonder les employeurs et les spécialistes du monde du travail. En revanche, il est peu disert sur la formation à acquérir et les compétences requises, comme si n'importe qui pouvait choisir un métier ou une carrière sur son seul niveau de placement ! Trois titres essentiels pour bien se documenter et prendre le pouls de l'emploi à l'aube de l'an 2 000.

Jean-Pierre Latreille

Nouvelles

LE RÉEL À LA PORTE

Patrick IMBERT
Vents d'Ouest, Hull,
1997, 185 p.
(Collection « Rafales »)

D'origine française, Patrick Imbert enseigne la littérature à l'Université d'Ottawa ; essayiste et critique, il s'est intéressé à la sémiotique, à Balzac et, plus récemment, à la presse canadienne (*L'objectivité de la presse*, 1989). *Le réel à la porte* est sa première œuvre de fiction (outre des nouvelles publiées dans des périodiques comme *Mæbius*, où ont paru quelques-uns des textes du présent recueil).

Composé de vingt-cinq courtes nouvelles, ce recueil intrigue par la diversité relative des thèmes et des lieux choisis par l'auteur. On pourrait facilement dégager quelques courants très précis, idéologiquement marqués, qui lient entre eux certains textes : la guérilla latino-américaine, l'érotisme et le lyrisme inscrits dans le sud-ouest américain, et un retour dans le passé de l'Europe. Ces courants, qui regroupent de façon quasi parfaite les nouvelles dans l'ordre où elles sont disposées dans le recueil, créent à la fois une impression de parenté entre les textes (par la récurrence d'expressions notamment) et rendent insaisissable le sens de l'ensemble de l'œuvre, trop disparate dans ses évocations, dans ses revendications même. Car Imbert imprègne ses nouvelles de critique sociale, de dénonciation du confort des intellectuels des sciences humaines, jouant dangereusement entre la parodie du métalangage hermétique et sa simple utilisation. Dans une syntaxe complexe et souvent désarticulée, les nouvelles se prêtent à un lyrisme se rapprochant de la divagation, ponctuées d'un érotisme naïf où les orgasmes s'accumulent comme les points d'une machine à boules.

Flirtant avec le fantastique à quelques reprises, Imbert donne à ses nouvelles un ton souvent uniforme, qui sait heureusement étonner par le traitement original de questions sociales ou de faits « ordinaires » (voir la nouvelle « Ça fabule », qui raconte la croissance et la maturation d'un spermatozoïde devenu enfant dans l'après-guerre à Paris). Dans ces « textes parfois divagants » (qua-

trième de couverture), le réel à la porte ne se trouve pas sur le seuil, mais est bien celui qui est rejeté, pour le plaisir de s'en détacher.

René Audet

UN ŒUF D'ACIER

Yves MEYNARD
Vents d'Ouest, Hull,
1997, 112 p.
(Collection « Azimuts »)

Imaginez un homme qui pense avec nostalgie aux charmes de son enfance : sa mère qui s'affaire dans la cuisine pendant qu'il l'épie des marches de l'escalier, la découverte d'un œuf d'oiseau et de bien autre chose avec son amie Jéline. L'homme se remémore encore l'angoisse de quitter l'école, ses premières appréhensions face à un monde adulte indifférent, stratifié en couches sociales qui ne se justifient pas dans la mémoire parce que personne ne connaît l'Histoire, hormis la Révolution, dont on ignore encore le sens parce qu'on a oublié à quoi elle s'opposait.



Cela ne ferait pas une nouvelle de science-fiction, sans le secours des sidérurgies qui pondent des œufs d'acier, des casques d'induction, vestiges de l'ère pré-dynastique, qui permettent de communiquer avec les matrices, ces systèmes d'intelligence artificielle qui règnent sur un monde virtuel, et sans la présence du Reconditionnement, moyen fameux de mater les têtes un peu trop fortes. L'univers dans lequel baignent les réminiscences de David Mayer ressemble à un croisement entre *Le meilleur des mondes*, *Brazil* et 1984. Plusieurs allusions implicites y renvoient d'ailleurs.

C'est à partir de cela que l'auteur réalise le plus beau tour de force de sa nouvelle : déjouer les horizons d'attente qu'il crée lui-même. L'organisation du récit de Meynard se divise en trois trames. L'élaboration d'un univers futuriste encadre l'histoire du héros, le tout laissant supposer une intrigue, appelant un dénouement tout aussi virtuel que le monde des matrices qui est présenté. Fort d'une chance inouïe et d'un talent méconnu, David Mayer devient aéronaute au service de la Tour Malsgrim. Ses fonctions protocolaires en font un véritable gendarme futuriste, donc volant. Malgré une vie dont la plupart se contenteraient, il subit une force qui le pousse à retrouver, au prix même de sa sécurité, cet objet si cher qu'il a perdu dès son enfance, l'œuf d'acier...

Victime d'une narration très habile et d'un usage implicite de l'intertextualité, le lecteur se fait prendre par une chute tout aussi efficace qu'inattendue : l'absence de chute réelle ! À travers ce jeu brillant et la construction précise de la structure du récit s'ajoutent des éléments de science-fiction parfois déroutants. La scène où David s'entretient avec l'âme de son amie, emprisonnée dans la matrice de la cité, laisse le lecteur aussi interloqué que le personnage. Cette œuvre, qui possède des qualités rares pour le genre littéraire auquel elle appartient, saura plaire à tout amateur de littérature.

Marc-Antoine Tanguay-Lauzière

L'ASSASSINÉ DE L'INTÉRIEUR

Jean-Jacques PELLETIER
L'instant même, Québec,
1997, 187 p.

Le premier recueil de nouvelles de Jean-Jacques Pelletier, *L'assassiné de l'intérieur*, emprunte son titre au premier récit du livre. Un homme y meurt : un couteau, à l'intérieur de son corps depuis sa naissance, a fini par sortir et entraîner sa mort. Les derniers mots reflètent l'inquiétude du témoin de ses derniers instants : « Si c'était vrai ? Si nous avions tous quelque part en nous... » (p. 11). Les autres nouvelles semblent confirmer l'hypothèse, puisque très souvent les personna-

ges seront confrontés à des maladies étranges qui les rongeront de l'intérieur.

Ce sont des nouvelles fantastiques, « à plusieurs voix et en plusieurs morceaux » (p. 5). On y retrouvera un enfant dont la peau produit des billets de banque (« L'enfant couvert d'argent »), un homme obèse qui maigrit en se débarrassant d'une première peau (« La double peau d'Octave »), une « Petite fille qui mourait d'ennui », un « Enfant qui collait », un autre à qui il pousse des bosses (« L'enfant bosselé »), un homme qui produit du papier en parlant (« L'homme qui criait du papier »), un chirurgien qui n'en finit plus de saigner (« Le chirurgien saignait parfois »), et combien d'autres encore... Le plus souvent, les personnages meurent de ces anomalies, inspirées d'expressions prises au pied de la lettre, devenues réalité pour leur malheur.

Le recueil est constitué de vingt-sept textes, dont six sont plutôt des poèmes. Ceux-ci ont chacun un titre propre, mais sont identifiés dans la table des matières comme des « Histoires d'outremère », qui suivent un parcours annoncé par une numérotation de I à VI. De même, si on ne peut parler de progression pour les nouvelles elles-mêmes, on peut néanmoins constater que les dernières nouvelles du recueil sont plutôt porteuses d'espoir. Ce qui cause la mort, à l'intérieur de nous-mêmes, pourrait peut-être trouver sa guérison dans « la douce révolte / de nos tendresses enfin dites » (p. 188).

Gilles Perron

REGARDS ET DÉRIVES

Réal OUELLET
L'instant même, Québec,
1997, 145 p.

Textologue aguerri et professeur de littérature (ses spécialités étant les XVII^e et XVIII^e siècles), Réal Ouellet troque sa lunette d'exploration des traces des œuvres et se prête pour la seconde fois à l'exercice de la fiction (après *L'aveururier du hasard. Le baron de Lahontan*, roman), expérience qui dépasse les données factuelles et historiques auxquelles il est habitué de se frotter.

Dans ce recueil de nouvelles séparé en cinq sections, Ouellet expérimente diverses formes que peut prendre le genre bref : des réminiscences de l'enfance (section « Enfances »), des esquisses de nouvelles (sections « Rencontres » et « Instantanés »), des textes plus développés, centrés sur un thème (section « Écritures »). De l'histoire de « sa » grand-mère qui écrivait des lettres d'amour destinées aux femmes d'hommes incapables d'exprimer leurs sentiments (« Lettres d'amour ») à cet individu qui sculpte une glace flottant sur le fleuve (« Le sculpteur de glace »), en passant par diverses négociations autour de l'écriture et de la publication d'une œuvre (« Le manuscrit », « Le romancier », « Albertine Lavallée »), l'auteur convie son lecteur à partager des instants de vie, brèves intrusions dans des atmosphères précaires, rapidement évoquées. Le Bas-du-Fleuve, la Gaspésie et les Îles-de-la-Madeleine, lieux où l'homme se fond à la nature et à l'immensité de la mer, habitent l'écrivain tout autant que la ville de Québec ; il ne

s'en échappe que le temps d'une escapade à Cornwall (Ontario), à Guardalavaca ou à Paris, ou dans ces lieux anonymes, où le froid et les arbres rappellent le climat québécois.

Le lecteur cherchant spécifiquement des nouvelles appréciera davantage la section « Écritures », où les textes possèdent une intrigue et des personnages plus développés. De cette écriture bien maîtrisée, douce-

ment évocatrice, on ne se lasse que si seul l'appât de l'intrigue nous conduit. Sous un titre trop peu évocateur se cachent des textes offrant un bel aperçu



NOUVEAUTÉS

des diverses tendances de la nouvelle contemporaine.

René Audet

OBJETS DE MÉMOIRE

Monique PARISEAU

La pleine lune, Lachine,

1997, 137 p.

Avant de lire ses *Objets de mémoire*, je ne connaissais rien de l'œuvre de Monique Pariseau. C'est donc sans attentes précises que j'ai commencé la lecture de ce recueil de nouvelles qui m'a procuré le rare plaisir de la découverte d'une grande écrivaine.

Le recueil contient douze nouvelles qui sont réunies par un récit se glissant entre elles pour en fournir le prétexte. Dès le début, ce récit sans titre annonce le projet d'écriture qui structure le recueil. Une femme vient de déménager, après une rupture. Dans son nouvel appartement, elle trouve des objets oubliés qu'elle réunit dans une boîte pour les jeter, car ils « ne sont plus des objets de mémoire » (p. 10). Mais au contraire, chacun est la matière première d'une nouvelle et devient objet de mémoire pour le lecteur qui, contrairement à cette femme, a alors accès à l'histoire de ces témoins du passé.

D'une plume simple et belle, Pariseau propose des portraits, des moments où elle sait faire ressortir toute l'émotion qui se cache dans la discrétion. Une

femme qui accompagne sa mère vers la mort (« L'ourson en peluche »), une fille qui rencontre son père pour la première fois (« Le chapeau melon »), le triste Noël d'un enfant oublié par son père dans un pensionnat (« La carte de Noël ») sont autant de récits touchants où la tristesse côtoie l'espoir. Dans le très beau texte « Le livre d'enfant », c'est la mère qui aide sa fille à mourir. Qu'il s'agisse de relations filiales, d'un éveil de la conscience (« Le triptyque ») ou d'un ardent besoin d'exprimer sa différence, c'est la liberté, désirée ou vécue, qui le plus souvent anime les personnages de ces nouvelles.

La narratrice du récit-cadre, en regroupant les objets trouvés, se deman-

daît avec Lamartine : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? ». Après la lecture du recueil, on peut répondre de façon affirmative à cette question : ces objets ont une âme, les nouvelles de Pariseau aussi.

Gilles Perron

Pédagogie

ÉLÉMENTS DE DIDACTIQUE DU FRANÇAIS LANGUE PREMIÈRE

Claude SIMARD

ERPI, Montréal, 1997, 190 p.

L'enseignement du français langue première est fréquemment l'objet de débats ou de critiques aussi bien parmi les spécialistes que dans le grand public. Cela pourrait prouver l'importance que tout un chacun porte au sujet et donnerait l'espoir de solutions efficaces et pertinentes. Cependant, les échanges se font trop souvent à des niveaux de préoccupations si disparates ou à partir d'analyses si fragmentaires que la réflexion reste superficielle et stérile. Pour mieux cerner la problématique de l'enseignement du français, on lira avec profit le livre de Claude Simard, *Éléments de didactique du français langue première*.

Le livre comporte six chapitres. Dans le premier chapitre, l'auteur définit le concept et résume les caractéristiques

du champ de la didactique d'enseignement de la langue première. Le deuxième chapitre est consacré à un historique de l'enseignement du français langue première avec les principaux courants qui se sont succédé en France, au Québec, en Belgique et en Suisse. Le troisième chapitre propose une analyse des différents enjeux d'ordre linguistique, culturel, scolaire et social de l'enseignement de la langue première. Au cours du quatrième chapitre, sont décrites les diverses façons de regrouper les contenus d'enseignement en langue première ainsi que les conceptions différentes du langage, de la littérature et de l'enseignement-apprentissage qui déterminent les modèles et les pratiques. Ces premiers

chapitres permettent de comprendre l'évolution des programmes d'enseignement. Ils mettent en évidence l'importance pour le praticien de connaître les nombreux enjeux de l'enseignement de la langue première et les diverses conceptions du langage afin de se situer en connaissance de cause lors de la sélection des savoirs à transmettre et de l'enseignement de ces savoirs aux élèves.

Le cinquième chapitre explique la place du didacticien dans l'ensemble du système d'éducation et décrit les démarches qu'il adopte pour traiter un problème d'enseignement-apprentissage. Le sixième et dernier chapitre présente une documentation fort utile concernant les organismes rattachés à la didactique du français, les types de recherche que l'on y mène ainsi que les questions importantes qu'il reste à éclaircir.

Le contenu du livre est formulé dans une langue simple, il est illustré d'exemples pertinents, ce qui rend la lecture facile en dépit de la complexité des notions et des concepts qui sont abordés. Ces « éléments de didactique » sont si judicieusement ordonnés, que le rôle essentiel de la didactique du français langue première se perçoit avec beaucoup d'évidence. Un livre indispensable pour documenter une réflexion sérieuse sur l'enseignement-apprentissage du français langue première.

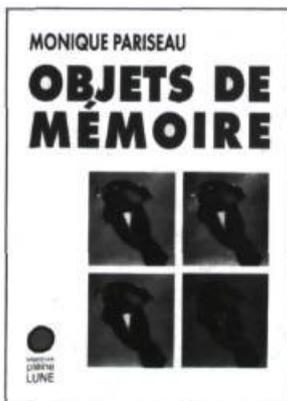
Évelyne Tran

GÉRER LA DIVERSITÉ EN ÉDUCATION

Collectif sous la direction de Pierre TOUSSAINT et Régent FORTIN
Les éditions Logiques, Montréal,
1997, 366 p.

La question de la gestion de la diversité en éducation est certes de toute première importance. Le Conseil supérieur de l'Éducation (1993) nous l'avait d'ailleurs rappelé. Ce thème peut être abordé soit comme une richesse à explorer soit encore comme un problème à résoudre compte tenu des menaces qu'elle peut représenter pour la cohésion et la cohérence de l'organisation et des possibilités de conflits qu'elle recèle.

Il en est de même pour le présent ouvrage qui est le résultat d'un collectif d'une douzaine de contributions et de près de vingt auteurs différents. Nous donnerons un aperçu de la diversité des contributions. Ces dernières sont regrou-



TOUSSAINT

pées en trois parties : celles concernant la problématique (3), celles liées à la conceptualisation du thème à l'étude (5) et enfin celles (4) exposant des pratiques de gestion de la diversité en éducation. L'ensemble s'adresse d'abord aux administrateurs scolaires et aux directeurs d'école.

Au plan de la problématique, la première contribution vise à décrire les différents aspects de la diversité qui s'offre aux directeurs dans l'école québécoise. La deuxième et la troisième, dont nous questionnons la pertinence, visent à rendre compte, dans le premier cas, des relations de pouvoirs entre la direction générale et le conseil scolaire, alors que l'autre vise à expliquer le lien entre le climat d'apprentissage et la réussite à l'université.

Un premier texte (A. Brassard), au plan cette fois de la conception, questionne les fondements des approches traditionnelles en gestion de la diversité et propose une approche « politique » de l'organisation. Le second texte (J. J. Moisset) vise à donner une assise théorique au concept d'éducation interculturelle qui soit autre chose que le « melting pot » américain ou la simple juxtaposition des différences. Ces deux contributions valent le détour et ajoutent significativement aux débats sur le thème à l'étude. Les trois autres contributions de cette partie sont sujettes à caution quant à leur pertinence par rapport au thème : l'éthique et la gestion de la diversité, la réussite scolaire et le genre (fille et garçon) et la collégialité et la gestion.

La troisième partie portant sur les pratiques comporte quatre contributions. La première vise à montrer que les directions aiment croire que ce ne sont pas leurs conceptions de l'école et de la gestion qui ne sont pas adaptées à la réalité, mais plutôt la réalité et tout particulièrement celle des élèves qui sont problématiques. La contribution suivante cherche à cerner les perceptions que les élèves du secondaire (de 1 à 5) ont de leur école actuelle et de ce que pourrait être une école idéale. La troisième vise à déterminer le type de gestion de conflits que les directions d'écoles primaires utilisent le plus. La dernière contribution se veut une étude de cas, dans une école secondaire, où on a expérimenté un modèle de gestion intégrée.

Les directeurs du collectif rappellent qu'ils n'ont pas voulu intégrer l'ensem-

ble des contributions dans un cadre de référence unique. Bien, mais une unité de thème, ce thème dût-il être la diversité en éducation et sa gestion, était, nous semble-t-il, nécessaire. Si Sérieyx (1993) soutient que : « Quand on affronte les problèmes de demain avec les organisations d'hier, on récolte les drames d'aujourd'hui », nous serions porté à penser que lorsqu'on aborde un thème aussi porteur que celui de la gestion en éducation, on a une responsabilité immense et un devoir de cohérence et de cohésion que le présent livre ne comporte pas suffisamment et, conséquemment, il ne contribue pas autant qu'il le devrait à l'évitement du drame d'aujourd'hui.

Pierre Lemay

LA MOTIVATION DES ENFANTS

Le rôle des parents

Paul DARVEAU et Rolland VIAU
Éditions du Renouveau Pédagogique,
Saint-Laurent, 1997, 132 p.

Ce livre est en quelque sorte une autre tentative pour rendre le lecteur conscient de l'importance de la motivation du jeune non seulement sur son rendement scolaire, mais aussi et surtout dans sa façon d'envisager l'école. Le livre comprend deux parties. La première reprend les plus récentes explications théoriques concernant l'origine de la motivation, ses sources profondes entre autres, les différentes perceptions que l'enfant se construit de lui-même, de la valeur qu'il accorde aux diverses activités scolaires, de sa compétence comme élève et comme membre de la société, du contrôle qu'il peut avoir sur son succès ou sur son échec. De plus, les auteurs présentent les diverses influences auxquelles l'élève est confronté quotidiennement ainsi que les indicateurs scolaires permettant d'identifier sa motivation ou sa démotivation, c'est-à-dire son engagement cognitif, sa participation aux activités scolaires, sa persévérance au travail et aussi sa réussite dans ses études. Rolland Viau, l'un des auteurs, a d'ailleurs déjà publié un livre intitulé *La motivation scolaire*.

La deuxième partie du livre s'adresse plus directement aux parents en leur apportant des suggestions d'attitudes à adopter et d'interventions plus concrètes à mener ; certaines sont préventives et d'autres correctives. Ces suggestions

sont liées comme il se doit aux explications théoriques données dans la première partie du livre.

Divers tableaux regroupant les informations complètent le texte écrit et sont utiles à sa compréhension. Ils peuvent servir d'aide-mémoire aux parents comme aux enseignants.

On ne redira jamais assez l'importance de prendre conscience des répercussions que nos attitudes et nos gestes d'intervenants (parents, enseignants, autres intervenants) peuvent avoir sur le désir du jeune de poursuivre activement et positivement son propre chemin scolaire.

Cependant, à l'attention de nous, lecteurs professeurs de français, nous devons souligner que les auteurs traitent de la motivation scolaire en général, mais n'abordent pas précisément la motivation à l'étude du français, entre autres : motivation à la lecture et à l'écriture.

Godelieve De Koninck

TRACER LES CHEMINS DE LA CONNAISSANCE : LA MOTIVATION SCOLAIRE

Denise BARBEAU, Angelo MONTINI et Claude ROY
AQPC, Montréal, 1997, 535 p.

SUR LES CHEMINS DE LA CONNAISSANCE : LA MOTIVATION SCOLAIRE

Denise BARBEAU, Angelo MONTINI et Claude ROY
AQPC, Montréal, 1997, 264 p.

Tracer les chemins de la connaissance propose un modèle sociocognitif de la motivation scolaire et suggère de multiples activités pédagogiques visant à améliorer la motivation des élèves. Denise Barbeau, Angelo Montini et Claude Roy, tous professeurs au cégep, s'adressent à leurs collègues mais également à tout professeur préoccupé par cette question et désireux de modifier certains comportements scolaires démotivants.

Selon la thèse sociocognitive, la motivation scolaire dépend de la conception que l'élève a de l'école et de l'intelligence. Elle dépend également des perceptions qu'il entretient sur sa propre compétence, sur l'importance de la tâche à accomplir et surtout sur les causes de ses succès ou de ses échecs. Ainsi,

si un étudiant croit que les buts poursuivis par l'école correspondent à des buts d'apprentissage, s'il estime que l'intelligence peut évoluer, s'il perçoit qu'il a les compétences nécessaires pour accomplir les tâches demandées, si ces tâches ont un sens pour lui, s'il perçoit l'effort comme étant lié à la réussite, il est probable qu'il aura le goût de s'engager, de participer et de persévérer dans ses études.

De ce modèle, les auteurs retiennent cinq variables sur lesquelles le professeur peut intervenir. La perception que l'élève a de l'importance de la tâche, la perception qu'il a de sa propre compétence, la perception du contrôle qu'il a sur ses réussites et ses échecs sont trois déterminants de la motivation scolaire sur lesquels l'enseignant peut avoir une certaine influence. La participation de l'élève et son engagement cognitif sont deux indicateurs de sa motivation pour les tâches scolaires qui peuvent être améliorés grâce à certaines stratégies pédagogiques.

Chacune de ces variables est abordée, et plusieurs interventions sont suggérées afin de modifier les perceptions défaitistes des élèves et afin de les encourager et de les stimuler au travail. Ces pratiques pédagogiques tentent d'apporter des solutions aux difficultés motivationnelles déjà identifiées par les recherches de Denise Barbeau menées auprès d'élèves du collégial. Parfois, les pistes de réflexion proposées sont plus théoriques, mais dans l'ensemble, cet ouvrage offre surtout des activités pédagogiques qui permettent d'agir sur la dynamique motivationnelle des étudiants.

Un deuxième volume, *Sur les chemins de la connaissance*, est la version élève du premier. Les cinq parties de ce livre correspondent aux mêmes grandes variables. Pour chacune d'elles, un mini-test est proposé afin que l'élève puisse lui-même identifier ses difficultés. Les interventions qui suivent tentent de renforcer les aspects faibles de sa motivation aux études et, par conséquent, cherchent à l'aider à mieux comprendre et à mieux réussir. Évidemment, se pose la question de la cible d'un tel volume. En effet, l'élève démotivé, celui qui en tirerait le plus grand profit, aura-t-il le courage et, disons-le, la motivation pour parcourir un tel livre et exécuter de telles activités ? Ce pourrait être, par contre, un outil d'intervention intéressant pour l'aide pédagogique individuelle.

LES PAYSAGES DE L'EXTASE

Jean-Marc DESGENT

Les Herbes rouges, Montréal, 1997, 55 p.



La poésie de Jean-Marc Desgent a connu plusieurs trajectoires depuis son premier recueil paru au début des années 1980. *Les paysages de l'extase* reformule la quête amoureuse à partir de tableaux qui suggèrent une conscience trouble de soi et de l'autre où la certitude de l'être devient problématique : « On prend le risque d'être dépossédé, \ d'être sans histoire et sans culture, \ d'être une archéologie à jamais, \ une bibliothèque dans la poussière de notre bouche, \ d'être suspendu à un fil. » (« L'idée d'un paysage »). On apprécie le caractère mesuré de cette poésie, son questionnement perpétuel qui nous fait prendre conscience que la certitude des êtres et des choses est l'étape préliminaire de son aliénation. Dans ce contexte, vivre c'est interroger la mort.

Roger Chamberland

LE PAWN SHOP DE L'ENFER suivi de PEEP SHOW DES RÊVES

Jean-Sébastien LAROUCHE

Lanctôt éditeur, Outremont, 1997, 100 p.

(Collection « J'aime la poésie »)

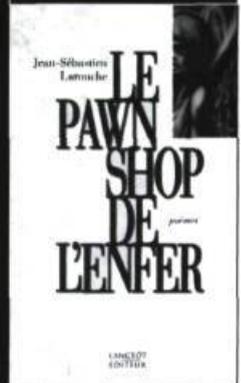
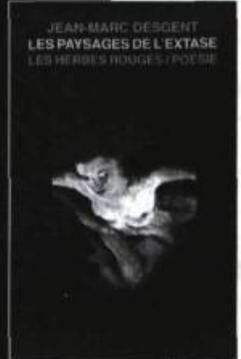


La poésie de la révolte du réalisme livide a la cote par les temps qui courent. Des jeunes auteurs se livrent corps et âme et attaquent leur mal de vivre à grand renforts de mots qui font éclater le lyrisme pour devenir cynisme, morbidité et désillusion. Jean-Sébastien Larouche n'y échappe pas dans son *Pawn shop de l'enfer*, un recueil dont le ton est sans équivoque et sans subtilité tant l'urgence de la situation ne permet pas d'accéder à un niveau métaphysique. Tout se joue au niveau du corps, de l'appréhension d'une réalité hostile et sans futur immédiat : « Peur de vieillir et de mal finir \ Je vois les maganés \ dans la rue. \ Je me dis que ça vient. \ Ça va être moi \ dans six ou sept ans. \ La pensée brûlée par en dedans » (« Une petite can de gros pois »). On pense à cette phrase prémonitrice de René Char : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ». Nul doute que la poésie de J.-S. Larouche est la poésie d'un écorché vif dont on ne voit pas l'issue de secours, même pas dans la drogue, l'alcool ou le sexe.

Roger Chamberland

Par ailleurs, l'ouvrage qui s'adresse aux professeurs est colossal. Il peut même décourager celui qui tenterait de le lire de la première à la dernière page, d'une seule traite. Il faut plutôt l'utiliser comme un guide-ressource pouvant inspirer des solutions à différents pro-

blèmes rencontrés dans les salles de classe. Il a toutefois le défaut de l'approche cognitive dont il s'inspire, c'est-à-dire qu'en décomposant ainsi la dynamique motivationnelle, il offre une vue taylorisante de l'enseignement. Et, quoique les auteurs se gardent bien de « faire



taire l'artiste qui est dans l'âme de tout professeur », il n'en reste pas moins qu'on ne peut s'empêcher de trouver cet artiste très discret.

Carole Ledoux

Récits



LE CHARME DES APRÈS-MIDI SANS FIN

Dany LAFERRIÈRE
Lancôt éditeur,
Outremont,
1997, 201[1] p.

Neuvième ouvrage de Dany Laferrière en douze ans, *Le charme des après-midi sans fin* tient essentiellement du récit autobiographique

et évoque sur un ton bon enfant, constamment traversé par l'humour et ce sourire moqueur qui fleurit sur les lèvres de l'auteur, les principaux événements de sa vie d'enfance passée en Haïti. Et surtout il rappelle l'ombre tutélaire de sa grand-mère Da, qui l'entourait d'une immense tendresse, mais aussi d'attentions et de précautions plus que maternelles, dont il tentait bien parfois de s'échapper pour jouer avec les copains, errer sur les quais, battre la campagne et lorgner les jeunes filles (une véritable obsession, déjà !). Ces scènes de la vie quotidienne se déroulent tantôt à la maison, dans le décor familial et les habitudes domestiques, surtout sur la galerie, lieu privilégié où lui, Vieux, et sa grand-mère passent le plus clair de leur temps à observer les gens du voisinage, à surveiller « comme tout le monde les moindres faits et gestes de l'autre » (p. 88), tantôt dans le village même de Petit-Goâve, entre l'école des frères et celle des filles, le palais de justice, le warf, le salon de coiffure, etc. Il en faut tout un don d'observation pour analyser le comportement et les activités des villageois, qu'il s'agisse du docteur Cayemitte, du notaire Loné, du préfet Montal et d'une foule d'autres personnages, tous hauts en couleur, qui semblent graviter autour de l'humble demeure de Da. Quand survient l'arrestation surprise des membres les plus éminents de la communauté, c'est le drame, la suspicion, la vie s'arrête pour un temps,

les gens se terrent, peureux, inquiets, désespérés. Mais, la crise passée, la vie reprend son cours habituel jusqu'au jour où le jeune garçon prendra le chemin de Port-au-Prince pour y faire ses études secondaires.

Tout cela est raconté en toute simplicité, mais parfois avec des lueurs malicieuses dans les yeux, comme on aime que soit l'écriture de Laferrière. Et toujours la nostalgie du pays natal.

Gilles Dorion

RENDEZ-VOUS D'AMOUR DANS UN PAYS EN GUERRE

Luis SEPÚLVEDA
Éditions Métailié, Paris, 1997, 224 p.

L'auteur chilien du *Vieux qui lisait des romans d'amour* propose maintenant une série de courts récits sur le thème des rendez-vous manqués de l'amitié, avec soi-même, avec le temps qui passe et avec l'amour bien sûr, comme l'énonce le titre du recueil, repris par la traduction française à partir d'un récit de la dernière partie.

Ces vingt-huit textes, de quelques pages, passent du très émouvant au moins bon, voire au pire, tant l'éventail de qualité et de thèmes disperse la valeur individuelle de plusieurs des récits. Le regroupement par thèmes globaux, plus ou moins artificiel selon les cas, gêne parfois la lecture si bien qu'on est tenté d'en ajouter un autre : rendez-vous manqué... avec le lecteur. Particulièrement manqué dans le « Répertoire automatique », où les élocutions d'un narrateur anonyme tombent à vide ; heureusement, le supplice ne dure que trois pages.

Il y a du très ordinaire, certes ; mais on y retrouve aussi de petits moments fort bien développés, rejoignant ainsi les souvenirs agréables qu'avaient pu laisser au lecteur les précédents livres de Sepúlveda. Un objet, que ce soit une photographie (« Une maison à Santiago »), un train (« À propos de quelque chose que j'ai perdu dans un train », « Changement de route », « Petite biographie d'un grand de ce monde ») ou encore une tasse de café odorante (« Café »), sont le point de départ à une

évoquant, à un souvenir qui remonte, vu sous l'angle subjectif d'un « je » accusateur, plaintif ou nostalgique. Sepúlveda arrive alors à saisir l'insaisissable : le temps qui passe, l'heure incertaine, le moment de bonheur impalpable mais déjà enfui, l'instant opportun où tout semble possible... Pour ces pages-là, il faut reléguer à la cave les autres, celles qui ont brisé parfois le plaisir de la lecture.

La marque du pays, le Chili, va et vient dans les récits, même dans ceux où l'Europe leur sert de décor ; mémoire lancinante de l'enfance, d'un certain « âge d'or », parfois, mais aussi d'une douleur ancrée sur des événements tragiques de l'Histoire. Dans « Le champion », « Actes de Tola », « Petite biographie d'un grand de ce monde », on rappelle les actes d'un régime militariste, en accusateur comme en témoin.

Un recueil à lire en sautant des pages, parce que les faiblesses disséminées ne doivent pas assombrir la force de certains des récits.

Viviane Paradis



Romans

PERMAFROST

Louky BERSIANIK
Leméac, Montréal, 1997, 181 p.

L'énoncé du prologue prépare à une histoire plutôt sombre : « La vieillesse est l'avenir de l'enfance ». On ne s'étonne donc pas que la narratrice se présente sous les traits d'une vieille femme, dont les initiales S.P. correspondent au nom de la fillette, Sylvania Penn, à qui elle donne rendez-vous, chaque soir, pour vérifier les éléments retenus de sa biographie. On ne s'étonnera pas plus qu'à Permafrost, le pensionnat extraterrestre où elle vit, l'enfant de six ans est si malheureuse qu'elle risque de se dissoudre dans ses larmes, lui explique Espé (S.P.), comme le Squonk de la légende de Pennsylvanie — inversion, par ailleurs, du nom de l'héroïne. C'est évoquer un futur peu attrayant.

Sylvanie échappe, toutefois, à sa réalité par le rêve. Aux rencontres nocturnes avec S.P. s'ajoutent celles diurnes avec Alexandre, le grand frère un peu tyrannique, et avec François d'Assise, le grand frère clandestin, mort à deux mois et demi. L'épilogue éclaire l'enjeu de la narration : « L'enfance est l'espoir de la vieillesse ». S.P., aussi appelée Espérance, a besoin de Sylvanie qui, même si elle se dissout dans ses larmes, va réapparaître ailleurs. À Eremo, précise la narratrice, aussi naturellement que l'adolescence suit l'enfance.

Récit qui tente de rappeler des données essentielles dans la compréhension de l'être humain : on peut mourir de chagrin, du seul fait qu'on expérimente la privation d'amour et la solitude ; ce qui marque l'enfance hypothèque aussi l'âge adulte, mais on le réalise parfois trop tard.

Écriture qui raconte l'histoire de l'enfant au cœur d'une femme saisie et démunie par la cruauté trop abondante dans l'existence. Au Dieu énoncé comme responsable, on oppose la Musique qu'on entend au fond du « Troubli », ce trou où on expérimente l'oubli.

On serait tenté, pour mieux comprendre la symbolique de *Permafrost*, de retourner à *L'Euguélienne*, le premier livre dans lequel on parlait de Sylvanie Penn et de son livre gigogne. Plus encore, on a le goût de s'arrêter sur le texte de Bersianik en épilogue qui révèle l'existence d'un roman inédit depuis 1972, *Le Squonk*, puisque Sylvanie en est l'héroïne. En somme, on est tenté d'entendre, dans le nouveau roman de Bersianik, la voix de celle qui fut étouffée par l'Euguélienne, compte tenu de l'urgence et de l'ampleur du message à révéler. C'est l'expression de l'inédit, l'éloge de la prise de conscience pour qu'il ne soit plus nécessaire de fuir pour se trouver une place.

Micheline Simard

LA DOULEUR DU DOLLAR

Zoë VALDÉS

Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal,
1997, 345 p.

Les attentes étaient grandes envers Zoë Valdès qui, après avoir fait paraître *Le néant quotidien*, avait commis de petites choses romanesques rapidement oubliées. Mais *La douleur du dollar* relance et de belle manière cette

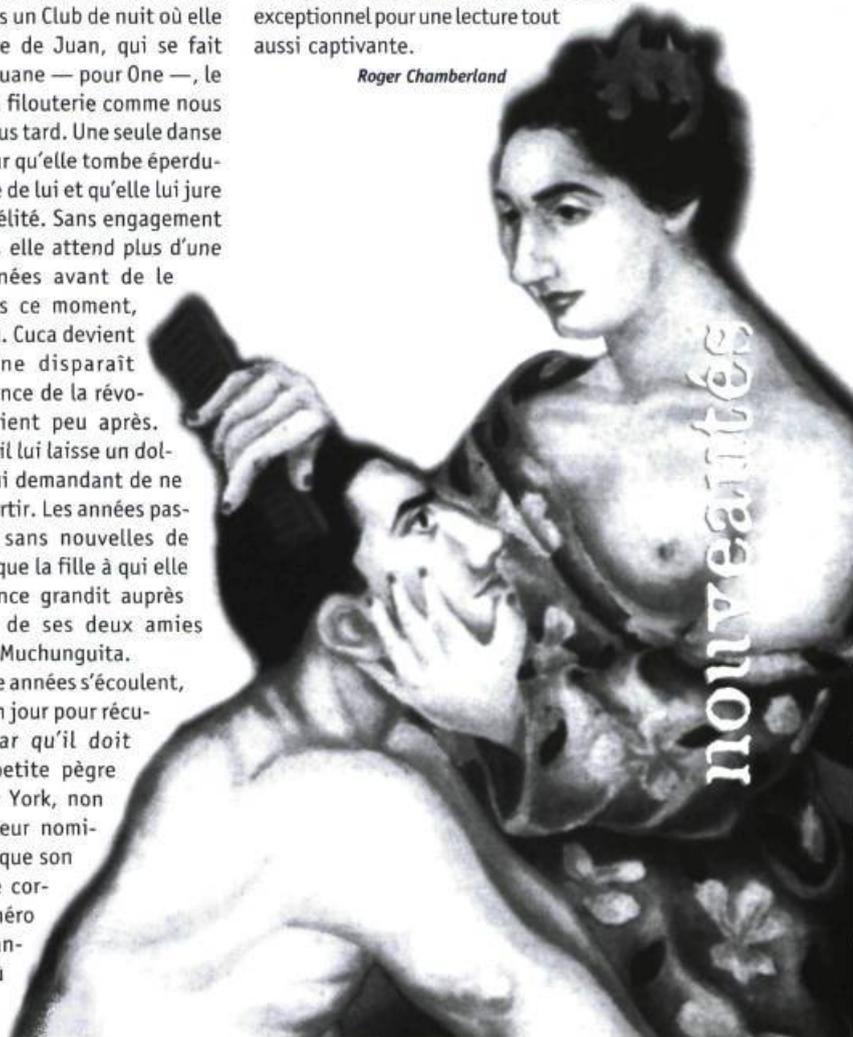
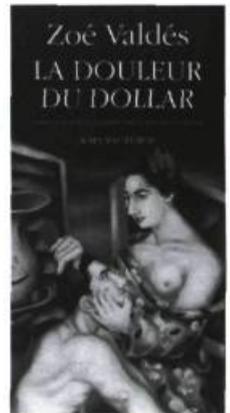
écrivaine cubaine en exil à Paris. Encore au centre de ce roman, Cuba est présenté cette fois sous deux facettes que l'on peut résumer ainsi : Cuba avant la révolution et Cuba après la révolution. L'histoire de Cuca Martinez traverse le dernier siècle et l'histoire de Cuba, une île jadis prospère dont les habitants ont toujours eu le sens de la fête, mais qui est devenue, après la prise du pouvoir par Fidel Castro, un pays pauvre quasiment déserté où le peuple doit se livrer à la mendicité et renoncer, dans bien des cas, au minimum vital.

L'héroïne part pour la grande ville dès son adolescence afin d'aider à subvenir aux besoins de sa famille. Elle s'engage comme fille au pair et loge chez son employeur. C'est là qu'elle rencontre la Mechunguita et la Puchunguita, ses deux co-chambreuses, avec qui elle se lie d'une amitié sans réserve qui durera jusqu'à la fin de sa vie. Ces deux jeunes femmes, de quelques années ses aînées, l'initient au plaisir urbain. Elles l'entraînent dans un Club de nuit où elle fait la rencontre de Juan, qui se fait plutôt appeler Ouane — pour One —, le numéro un de la filouterie comme nous l'apprendrons plus tard. Une seule danse suffit à Cuca pour qu'elle tombe éperdument amoureuse de lui et qu'elle lui jure secrètement fidélité. Sans engagement et sans attache, elle attend plus d'une quinzaine d'années avant de le revoir, mais dès ce moment, c'est l'amour fou. Cuca devient enceinte, Ouane disparaît devant l'imminence de la révolution qui survient peu après. Avant de partir, il lui laisse un dollar américain, lui demandant de ne jamais s'en départir. Les années passent, Cuca est sans nouvelles de Ouane pendant que la fille à qui elle a donné naissance grandit auprès de sa mère et de ses deux amies Puchunguita et Muchunguita.

Plus de trente années s'écoulent, Ouane revient un jour pour récupérer son dollar qu'il doit remettre à la petite pègre cubaine de New York, non pas pour sa valeur nominale mais parce que son numéro de série correspond au numéro d'un compte bancaire en Suisse où ils ont placé une fortune

peu avant la révolution. Je vous garde la finale en réserve, mais souligne néanmoins que celle-ci est peut-être le maillon faible de ce livre. Autrement, *La douleur du dollar* est un roman vivant, écrit avec maestria par une auteure qui règle ses comptes avec son pays natal et ses dirigeants qui ont sacrifié l'âme d'un peuple au profit de l'idéologie communiste. Soulignons en terminant que la musique est au cœur de ce projet romanesque puisque Valdès coiffe chaque chapitre d'un extrait de chanson populaire cubaine qui sert de point d'ancrage. Et pour mieux s'imprégner de ce roman savoureux, on peut écouter le disque *Buena Vista Social Club*, récemment paru, un florilège des meilleures pièces du répertoire cubain jouées et interprétées par ces vieux musiciens du Buena Vista Social Club. Un document musical exceptionnel pour une lecture tout aussi captivante.

Roger Chamberland



L'ANTICHAMBRE

Gracia COUTURIER
Éditions d'Acadie, Moncton,
1997, 136 p.

Gracia Couturier est dramaturge, metteur en scène, scénariste, chroniqueuse culturelle et directrice de production aux Éditions d'Acadie. Après huit pièces de théâtre comiques, elle nous offre ici son premier roman sérieux, cynique, interrogateur mais, rassurez-vous, non déprimant pour autant.

Marianne Dupuis, trente-cinq ans, femme d'affaires à la tête de toutes les succursales *Zodiac* (boutiques de vêtements), apprend qu'elle aura un concurrent de taille, le cancer. Malgré tout, son désir d'avoir un enfant ne faiblit pas sous la terrible maladie. Marianne met tout son espoir en son dernier ovule intact, en son compagnon Richard et en sa meilleure amie Lise qui portera cet enfant de la dernière chance : « Je déjouais la mort. Allait-elle se reprendre au prochain virage ? Mes traitements commençaient le lendemain. Inutile d'assombrir le bonheur de pensées moroses. Plutôt consentir à la vie quand elle vous tend les bras » (p. 44). Cet élan d'optimisme sera toutefois refréné par plusieurs circonstan-

ces et événements. Marianne subit le harcèlement de son frère Gervais, frais diplômé en administration des affaires qui insiste pour avoir une part du *Zodiac*. Anaïs, la mère de Marianne, se fait plus présente aussi, elle et ses idées bien arrêtées, ses bonnes intentions et son amour parfois maladroit. Mais, par-dessus tout, Marianne doit faire face à sa révolte, à son découragement, aux terribles effets secondaires des traitements et aux nouveaux comportements de ses proches. Avec le temps, et non sans souff-

rance, des voiles se lèvent, mettant à nu certains secrets : l'avortement de Sophie (la sœur de Marianne), la relation intime de Lise et de Richard qui déborde de l'entente conclue, alors que Lise nourrit une amitié plus que sororale (lire « amour lesbien ») pour Marianne... sans oublier enfin ce fils, Alexandre, qu'amitiés et amours brisées ont fait en quelque sorte orphelin.

Le titre évoque deux aspects importants du livre. « Antichambre » renvoie d'une part à une pièce qui sert de salle d'attente. Cette attente, Marianne la connaît bien, elle qui n'a plus de contrôle sur la vie. Le titre sous-entend d'autre part une pièce qui précède une chambre ou une pièce : l'idée de passage vers autre chose teinte le roman, la vie et les réflexions des personnages. Le changement subtil (et parfois déconcertant) de narrateur constitue le trait saillant du roman. Le lecteur est plongé dans un climat d'introspection et dans un réalisme surprenant.

Jenny Landry

DOUBLES VIES

Lise DEMERS
Lancôt éditeur, Outremont,
1997, 179 p.

Une mère : Gatiennne. Ses quatre filles : Lucienne, Germaine, Armande et Florence. Ces cinq femmes ont tricoté serré un clan dont les règles, strictes, assurent leur protection. Il leur faut se cacher, transiger en catimini, se méfier des moindres embryons d'amitié, des moindres joies quotidiennes. Leur secret ? Leur survie dépend d'un alambic clandestin, duquel elles soutirent un alcool de qualité très prisé.

Ces femmes sont condamnées à fuir de village en village : la routine des déménagements, fréquents et nécessaires, s'amorce toujours par un grand défilement destructeur destiné à effacer toute trace de leur passage, de leur présence, voire de leur vie. Puis, faux baptistaire en poche, le clan part à la recherche d'un autre sursis.

Un jour pourtant, la mère ayant fait quelques économies, les cinq femmes prennent leur retraite de l'illégalité et trouvent en Montréal et en l'anonymat plus facile un refuge idéal. Les années passent, les souvenirs restent. Lucienne s'interroge sur certains événements de son enfance que le clan a scellés dans le

silence. D'autres personnages, guère plus transparents, gravitent autour des quatre filles de Gatiennne qui sont maintenant devenues adultes, se sont mariées ou ont fait leur entrée dans le monde du travail.

Le roman de Lise Demers propose une traversée dans le temps, dans l'espace géographique et dans l'espace intérieur des personnages. La constante oscillation entre le présent et le passé, entre la vérité et le mensonge tourne autour de la question d'identité. Les personnages font le troublant constat que chacun (même ceux qui s'y attendent le moins) a une double vie et prennent également conscience qu'un nom ne fixe pas nécessairement la vraie nature d'une personne : telle une façade, on peut remodeler le nom, le changer, lui faire sous-entendre un quelconque statut social, mais les stigmates du passé, des origines et des traumatismes ne s'estompent pas pour autant.

Après *La leçon de botanique* chez le même éditeur, Lise Demers nous fait le cadeau d'un deuxième roman, fort et intelligent, dont les questions existentielles qui le traversent sont et seront toujours d'actualité.

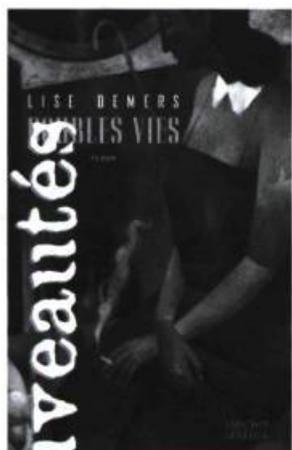
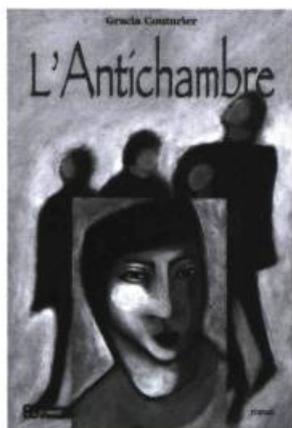
Jenny Landry

LES NUITS DE STRASBOURG

Assia DJEBAR
Actes Sud, Arles, 1997, 405 p.
(Collection « un endroit où aller »)

Après *Oran, langue morte*, recueil de nouvelles publié un peu plus tôt en 1997, Assia Djébar livre *Les nuits de Strasbourg*, roman écrit en neuf temps, en fait en neuf nuits dans la capitale de l'Alsace. Algérienne, publiant en France, Djébar transcende dans son œuvre la condition de femme, à mi-chemin entre l'Algérie et la France, exilée partout. En France, l'Algérienne est en rupture nostalgique avec son pays natal ; dans sa patrie, elle est en porte-à-faux par son éducation et sa culture. Comment concilier aujourd'hui France et Algérie ?

C'est ce dilemme, voire ce drame existentiel, qui est au cœur des *Nuits de Strasbourg*. Thelja, Algérienne, vit en France depuis deux ans ; elle a « quitt[é] à la fois [s]a terre de soleil, un amour brouillé, un garçonnet aux yeux élargis de reproche ». Elle rencontre à Paris François, un Alsacien de passage, qu'elle rejoint à Strasbourg pour neuf nuits. Les



DOUBLES VIES

jours, elle retrouve de vieilles amies, qui vivent à leur façon le même drame, pour la même cause : la liberté en terre lointaine avec la rigueur de l'exil. Chaque nuit Thelja s'ouvre silencieusement à l'amour, mais chaque jour elle retrouve son passé, la lourdeur qu'il entraîne et l'impasse existentielle qui se dessine, menaçante. Cette dualité entre le jour et la nuit atteint son paroxysme à la neuvième journée, sous-titrée « Alsagérie », qui concilie ainsi l'impossible conjoncture.

Inutile d'en rajouter sur la lourdeur du roman ; il est bien évident qu'un sujet pareil ne peut prétendre à la désinvolture. C'est à la fois la richesse et la difficulté du roman : chaque page finit par résonner comme un coup de feu, qui culmine dans la mort de Jacqueline, assassinée par son amant d'origine algérienne. Le roman se termine sur de multiples interrogations, tout en sachant très bien dans quelle impasse se trouve l'héroïne, à l'image de son pays. Un livre dur, troublant, un peu maladroit dans l'essoufflement final. Djébar réussit assez bien dans *Les nuits de Strasbourg* ce qu'elle avait accompli magistralement dans les nouvelles d'*Oran, langue morte* : faire résonner la douleur et le cri de révolte, tout en redonnant une individualité à ces mortes, à ces morts, sans nom, du drame algérien.

Viviane Paradis

GRÂCE ET DÉNUEMENT

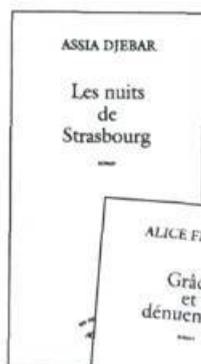
Alice FERNEY

Actes Sud, Arles, 1997, 293 p.

(Collection « un endroit où aller »)

Une histoire de gitans racontée par une « gadgé », une Parisienne, doublée par un personnage-moteur tout aussi français, cela semble louche. Mais plutôt que de sombrer totalement dans le cliché, voire l'exotisme, Alice Ferney arrive à monter un récit crédible, quoique sombrant au détour dans l'utopique.

Grâce et dénuement résume bien les deux côtés d'une même médaille telle que vue par Sarah, libraire, dans le petit clan appartenant au peuple Rom qu'elle arrive à pénétrer à force d'entêtement. Le clan est composé de la tribu d'Adeline,



la mère, chef de famille, avec ses cinq fils, ses quatre belles-filles et ses petits-enfants. Toute la grâce du mode de vie des Gitans, fait de liberté et d'indépendance, et le dénuement d'une façon de vivre sans compromis : le laisser-aller, le manque d'hygiène, la pauvreté, la violence... voilà ce que l'auteur illustre, démontrant avec une rigueur presque anthropologique les clichés

associés aux Gitans. Dans le registre des bons sentiments envers un peuple défavorisé, on trouve en Sarah son porte-étendard. Partant de l'idée que tous ont droit aux livres, elle vient à chaque mercredi lire des histoires aux enfants, analphabètes, après avoir réalisé un long processus d'apprivoisement. Par ses lectures à voix haute, son dévouement et son assiduité, elle arrive à approcher le reste de la tribu, en commençant par Adeline.

C'est dans les portraits de ces femmes gitanes qu'on trouve l'intérêt du livre, qu'on passe par-dessus l'exploitation de clichés. Adeline, d'abord, est développée avec tendresse et rigueur, dans toute sa splendeur horrible et sa force de caractère, justifiant ainsi l'ascendant quasi tyrannique qu'elle exerce sur sa famille. Ses belles-filles sont peu à peu dévoilées, mettant en exergue leurs différences profondes, leur soumission, les grandeurs et misères de leur condition féminine.

Les derniers mois et la mort d'Adeline demeurent le moment fort du roman, en atteignant une plénitude au niveau de l'écriture et du ton, très tendre. Malheureusement, l'épilogue, situé quelques temps après cette mort qui change toute l'organisation du clan, vient gâter les choses. On assiste à un *happy end* tout ce qu'il y a de plus joli, de moins plausible, et surtout dévastateur dans la logique du récit. Oui, il faut bien donner de l'espoir, ce qui correspond très bien, tout compte fait, à la volonté générale thématique, mais la surenchère atteint mal ce but.

Viviane Paradis

JOUR

Catherine CUSSET

Gallimard, Paris, 1997, 130 p.

Avec un tel titre on ne risque pas de se tromper quant à son contenu. *Jour* c'est l'histoire d'une femme qui, prenant prétexte de la rencontre d'un homme, remémore sa vie amoureuse de sa plus tendre enfance jusqu'à ses trente-deux ans, sans se rompre à un exercice de pudeur qui en voilerait le réalisme. Le désir se manifeste avec toute la force de l'expression, car la narratrice semble vouloir exorciser les échecs amoureux qui lui ont laissé ces petites cicatrices sur le cœur.

La trame narrative tient à cette seule recherche du plaisir, ce seul rapport des corps qui se succèdent dans l'apprentissage de ce qu'aimeur veut dire. La nature profonde des êtres tient d'abord et avant tout à ce contact épidermique, à la manière dont on se saisit du plaisir de l'autre sachant que le sentiment de l'amour viendra bien à faire jour tôt ou tard.

Placé sous l'égide de Gustave Flaubert, dont l'auteure cite un extrait de sa correspondance en épigraphe, le roman relève certes du réalisme, cru cette fois — que Flaubert n'aurait pas renié qui s'affranchit d'un érotisme de bon aloi pour servir les besoins de la description. Il n'y a pas d'homme ici, que des lettres indifférenciées (Y, O, K, I, etc.) qui désignent des partenaires, interchangeables dans leur fonction de permettre l'épanouissement sexuel de la narratrice. La littérature érotique au féminin, qui semble d'ailleurs avoir la cote en France ces temps-ci, trouve une ré pondante de premier ordre avec Catherine Cusset ; sans réinventer le genre, elle en reformule la problématique.

Roger Chamberland



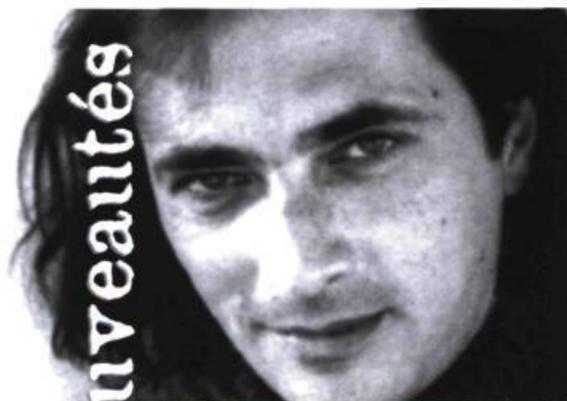
UN GARÇON DE COMPAGNIE

Pierre SAMSON

Les Herbes rouges, Montréal,
1997, 245[1] p.

Peut-être connaissait-on l'usage des dames ou demoiselles de compagnie. Mais un « garçon de compagnie », comme le propose le titre du deuxième roman de Pierre Samson ? Tout de suite on subodore quelque chose d'insolite, que laissent supposer les cancons et les ragots qui entourent l'arrivée de Manuel (un gigolo, pense-t-on), quinze ans (et demi, précise-t-il) — un métis tiré de l'orphelinat —, auprès de Natalie Loubier, femme esseulée de Joaquim de Andrade, un riche propriétaire terrien du Brésil. Non seulement la petite ville perdue de Divinolândia (au nom ironique, copié sans doute sur celui d'Uberlândia), mais aussi le domaine de Saudade (dont la traduction française signifie un mélange de nostalgie et de tristesse) participent au drame qui se prépare. L'extravagante Natalie, avec ses habitudes bizarres et ses étonnants accoutrements, suscite et entretient les potins, et ourdit

PIERRE SAMSON
UN GARÇON DE COMPAGNIE
LES HERBES ROUGES / ROMAN



de concert avec le père Dellasoppa (remarquer le patronyme !) un plan destiné à provoquer la jalousie mortelle de son mari pour le ramener à elle. Mais ce plan, si habile soit-il, ne risque-t-il pas de se retourner contre elle à cause de la présence de l'écuyer de Joaquim, Gaju (traduire : le « gars »), qui occupe déjà le poste, et de préparer sa propre perte ?

Tout au long d'un récit fort bien ficelé, bien qu'un peu déroutant en raison de ses nombreux narrateurs délégués,

se tisse une trame dramatique palpitante qui tient le lecteur en haleine jusqu'à la fin. La mère de Manuel, Orlandina, de même que la conteuse et « sorcière » Serafina, et les nombreux autres figurants contribuent à présenter une fresque animée d'un Brésil moins convenu qu'on serait tenté de le croire. Le talent incontestable de Samson se manifeste par un don d'observation et une puissance d'évocation rares que révèlent ses descriptions enlevées et ses portraits vifs, servis par un style précis, précieux même, son vocabulaire recherché et une écriture élégante qui accentue le caractère sensuel et sexuel de l'intrigue (que suggère déjà la reproduction de la peinture de Gustave Moreau, *Œdipe et le Sphinx*, en page couverture). Malgré tout, le jeune romancier n'évite pas certaines fautes communes, qu'un lecteur le moins attentif aura facilement repérées (p. 44, 45, 117, 122, 165...). Insistons plutôt sur la qualité extraordinaire de l'expression, qui devrait séduire les plus exigeants.

Gilles Dorion



LA TERRE FERME

Christiane FRENETTE
Boréal, Montréal,
1997, 145 p.

Après quatre recueils de poésie, Christiane Frenette publie un remarquable premier roman. *La terre ferme* est un récit qui s'articule autour du suicide de deux adolescents, disparus sur le fleuve à bord d'un radeau. Autour, parce que d'eux, nous ne saurons rien. C'est l'impact de ce tragique incident sur la petite ville où ils habitaient qui est livré par le roman : le malaise devant la mort choisie par deux

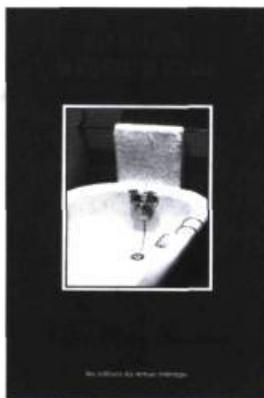
garçons en pleine jeunesse, et la culpabilité ressentie de n'avoir pas su prévoir le drame.

Les deux disparus flottent au-dessus de la ville, tels des fantômes n'arrivant pas à passer dans l'autre monde, retenus sur terre par un fil que la mort n'a pas réussi à rompre. Ils accompagneront alors le destin de trois personnages qui ne les ont pas connus, mais dont le quotidien est désormais dominé par la « présence » des adolescents. Il s'agit de trois femmes qui, tout comme les disparus, n'ont pas de nom : une mère, sa fille, et une autre femme, seule et sans enfants. Chacune projettera ses propres angoisses, sa solitude, son mal de vivre dans cette relation trouble avec la mort.

La pratique poétique de l'auteure a évidemment influencé son écriture et la structure narrative du roman n'est pas étrangère au plaisir du lecteur. Dès la première ligne, le narrateur s'adresse aux deux garçons, soulignant le poids de leur ombre par un « vous » récurrent. Les première et troisième parties du roman sont faites de brefs moments, inscrits sur deux ou trois pages, qui font alterner le regard de l'une à l'autre des trois femmes ; cela a pour effet de confondre ces personnages sans identité dans une angoisse commune qui permet aux disparus de continuer d'exister. Dans la seconde partie, chacune aura droit à son histoire et à son propre chapitre, délaissant alors le pluriel pour le destin singulier qui les délivrera de leur obses-

sion : ce sera alors, malgré tout, le triomphe de la vie.

Gilles Perron



RÉCIT DE LA SALETÉ EN ATTENDANT UN BON BAIN

Assar-Mary SANTANA
Les éditions du remue-ménage,
Montréal, 1997, 120 p.
(Collection « Connivences »)

Ce bref roman est le fruit d'une Montréalaise d'origine sud-américaine, Assar-Mary Santana. Paru d'abord en espagnol, l'ouvrage relate les méssa-

ventures pour le moins inattendues d'une jeune universitaire, Tiara, qui connaît des déboires non mérités.

Résumons un peu ce qui arrive au personnage de Tiara, seize ans, cette âme errante qui n'a qu'un seul désir : se laver. Tout d'abord, elle fréquente l'université à titre d'étudiante libre mais, à la suite d'un « glorieux 85 pour cent », elle est hissée au rang des étudiants « réguliers » dont l'« exemple est à suivre ». En frayant dans le milieu théâtral universitaire, Tiara fait d'innombrables rencontres qui font qu'un soir elle est invitée à se rendre à une fête donnée par un ami qui a « gagné un million à la loterie ». Alors qu'elle est hébergée chez la tante d'un copain la nuit suivant cette fête, des hommes, mitraillettes à la main, font une violente irruption dans l'appartement et conduisent tout le monde en prison. C'est dans une cellule crasseuse que Tiara fait la connaissance de Guadalupe Estrella (Estrellita pour les intimes). Ce personnage hermaphrodite est primordial pour Tiara, car Guadalupe connaît tout de cette prison et des mauvais traitements que leur réserve le capitaine Lusma Garabato (tortionnaire démoniaque qui a le pouvoir de vie ou de mort sur ses prisonniers).

C'est un récit étrange dont Tiara est une narratrice qui, tout comme Scheherazade, continue inlassablement de « raconter ». Pourquoi se raconte-t-elle ainsi ? Pour éviter de songer à ce qui la rend profondément malheureuse : elle est sale, elle sent mauvais et, comme l'indique le titre, elle a hâte de prendre « un bon bain ». Sa malchance, par contre, se transforme en épisodes adroitement menés par l'auteure demeurent très appréciés par son lecteur.

Christine Dufour

ATTENTAT

Amélie NOTHOMB.
Albin Michel, Paris,
1997, 206[1] p.

Il y avait déjà la belle et la bête, Quasimodo et Esméralda ; il y aura désormais aussi Épiphane et Éthel, les deux héros d'*Attentat*, sixième roman d'Amélie Nothomb — à trente ans à peine, elle en a écrit déjà trente-deux —, qui se veut une violente critique sociale



des valeurs qui ont cours dans la société contemporaine, dont l'importance que l'on accorde à la beauté et aux concours qui la consacrent.

Né le jour de l'Épiphanie, Épiphane Otos (et non Otis comme les ascenseurs, malgré ce que prétend l'auteure) est condamné à la réclusion par sa laideur excessive et interdit d'amour. Il se considère d'ailleurs comme un véritable monstre. Non seulement se présente-t-il comme « l'homme le plus laid au monde » (p. 17), mais encore il se compare à un pneu crevé (p. 13), à un sharpeï (p. 16), lui « le rebut de la création » (p. 43), dont « le visage ressemble à une oreille » (p. 11) et qui, en raison de son acné, fait peur même au réalisateur d'un film d'art qui avait pourtant placé une annonce dans le journal : « Casting : cherche homme hideux pour film d'art » (p. 18). Insulté, lors de l'entrevue, il est victime de violence physique, après avoir voulu s'attaquer à un membre de l'équipe technique. Pris en charge par Éthel, la comédienne vedette du film, il parvient, avec la participation de cette jeune fille d'une rare beauté, à convaincre une importante agence de mannequins de l'engager comme repoussoir à la beauté. L'agence fait des affaires d'or depuis qu'elle exhibe, à tout instant dans ses défilés, ce « vomitorium du regard » (p. 70), « laid comme une verrue » (p. 80). Épiphane devient rapidement une grande vedette internationale qui parcourt le monde à titre d'ambassadeur de la laideur, tout en rivalisant avec les plus beaux « top-models » de la planète. À un point tel qu'on lui demande, un jour, de faire partie du jury du plus important concours de beauté au monde qui doit se dérouler au Japon. Il s'y rend et c'est de Kanazawa qu'il fait parvenir, par télécopie, — belle critique des mœurs contemporaines — sa déclaration d'amour à celle qu'il veut pour épouse. Mais, à son retour, Éthel lui laisse

deviner que, pour elle, un tel amour est impossible. Il la tue.

C'est dans sa cellule de prison, où il est isolé du monde, qu'il écrit son roman, celui que l'on vient de lire et qu'il qualifie lui-même d'histoire tarte, ce qui est bien loin de la vérité. Car, avec ce personnage hideux qui n'est jamais antipathique, Nothomb règle ses comptes avec la bêtise, le cynisme, la méchanceté et la cruauté des hommes, leur manque de goût, leur suffisance et leur égoïsme. À signaler l'étonnante culture de la jeune romancière qui semble avoir tout lu et qui pratique l'intertextualité comme d'autres font leur gamme, et les très nombreuses digressions qui, malgré tout, servent le récit. À lire pour le plaisir de la phrase bien ciselée, pour le rythme enlevant, pour la langue, riche et belle, sans être recherchée, et pour le message d'espoir qu'il contient : la laideur n'est pas forcément un obstacle à la réussite.

Aurélien Boivin

HAINE-MOI !

Paul ROUSSEAU
Lanctôt éditeur,
Outremont,
1997, 222[1] p.

Récit percutant qui présente l'univers troublant des jeunes squatters de la ville de Québec, *Haine-moi !* est le deuxième roman de Paul Rousseau, journaliste pour le réseau RDI à Québec. Malgré un titre un peu racoleur, ce roman réussit très bien à faire connaître, de l'intérieur, le milieu sauvage de ces jeunes qui, pour plusieurs, ne sont associés qu'à l'image des mendiants du carré d'Youville ou aux émeutiers de la Saint-Jean.

Nous entrons donc dans ce roman avec la même naïveté que Samu et TV, les deux jeunes héros qui pour fuir la police se réfugient dans la vieille ville. Pendant sept jours, qui constituent autant de chapitres, le lecteur suivra ces héros d'une quinzaine d'années dans leur apprentissage des dures lois de la survie urbaine : l'angoisse d'être pris par les policiers ou les *hunters*, la violence de la vie en gang, et bien sûr le duo *infernal drogue / prostitution*. Devant



la nouvelle vie qu'ils découvrent, l'attitude des héros, amis inséparables, est fort différente : alors que l'un se laisse glisser dans ce nouveau mode de vie, en adopte graduellement les règles, l'autre, le narrateur, résiste et tente désespérément de ramener son compagnon à la raison.

L'intérêt et la particularité de ce roman tiennent d'ailleurs au narrateur, Thierry Vanasse (TV pour les intimes), qui raconte son aventure avec naïveté et fraîcheur, en mariant des images fortes à des expressions très « ado », en livrant ses questions, ses peurs, ses réflexions. Le point de vue adopté, qui s'apparente un peu à celui d'un narrateur témoin, permet d'observer la scène de très près sans toutefois l'approuver en y prenant part... Ce rôle est dévolu au vrai héros, Samu, celui pour qui le narrateur est prêt à tout sacrifier, le frère, celui qui n'a peur de rien ni de personne, qui sait s'intégrer aux squatters et s'en faire respecter. Comparé à Samu, TV a l'impression d'être un peureux et un incapable, rejeté du groupe. Pourtant, on comprend que sa force est toute dans le refus farouche qu'il oppose à l'emprise du milieu.

Si ce roman peut plaire à toute personne qui s'interroge sur le mode de vie de ces jeunes que l'on côtoie sans vraiment les connaître, il touchera peut-être davantage les jeunes eux-mêmes, en leur proposant des héros auxquels ils pourront s'identifier... sans pour autant les imiter.

Isabelle L'Italien-Savard

PROJECTIONS PRIVÉES

Raymond PLANTE
La courte échelle,
Montréal,
1997, 221[1] p.

Architecte pour qui tout roule comme sur des roulettes, Michel Laurier est marié depuis vingt-sept ans avec France, à qui il voue un véritable culte. Il l'a rencontrée en 1970, dans une commune alors qu'elle avait les seins nus. Il a connu au cours des ans une aventure avec une autre femme, mais, depuis, tout baigne dans l'huile, du moins jusqu'à ce vendredi qui, dès le réveil, s'annonçait pour être

long, très long. C'est le genre de journée où n'importe qui voudrait rester couché. Michel était loin de se douter cependant qu'il ne reverrait plus jamais vivante sa femme, une bonne joueuse de tennis qu'il admire, sur le terrain comme en dehors, et qui meurt, l'après-midi même, dans un accident de voiture.

Anouk, partenaire en double de France, qui fuit Michel comme la peste, sort indemne de l'accident. Michel, que la tragédie a complètement défait, tente d'en savoir plus sur cette Anouk, une lesbienne amoureuse de sa femme, qui a attrapé le mal de vivre alors qu'elle était toute jeune. Elle devait se rendre à Sept-Îles avec France, qui avait promis de l'accompagner. Dans quel but ? Michel l'ignore, mais entre deux projections des souvenirs que France avait fait mettre sur bande vidéo avant sa mort, il compte bien le découvrir. Sa femme vivait-elle une idylle avec une personne du même sexe ? Avait-elle su pour l'aventure que Michel avait déjà eue ? Seule Anouk, la confidente de France, peut y répondre et Michel le sait bien.

Avec *Projections privées*, Raymond Plante montre comment un homme, qui ne « portait pas les culottes », lorsque sa femme était de ce monde, peut les perdre lorsque sa femme n'est plus. Michel nous apparaît comme un individu si démuni, qu'il ne sait plus comment réagir avec la mort de sa femme, qu'il ne sait plus comment faire pour reprendre sa vie en main, tel un petit enfant perdu dans la forêt. Il est si bouleversé que le lecteur en vient à prendre en pitié celui qui n'a pas même pris le temps de la montrer à ses deux enfants avant de procéder à l'incinération. France, la femme de sa vie, est morte, cette femme à qui il avait fait l'amour des centaines de fois, dont les seins étaient les plus beaux de l'univers tout entier. Sa disparition a tout brisé.

J'ai découvert Raymond Plante avec les fameuses aventures de son héros Raisin, qui a habité de belles heures de ma prime jeunesse et il m'a fait grand bien de renouer avec lui dans une œuvre pour adultes. L'auteur ne nous transporte pas dans un monde imaginaire ou dans un

roman d'horreur. L'histoire, simple mais combien émouvante et entraînante, pourrait être la mienne, la vôtre ou encore celle de votre voisin qui, à la suite d'un tragique événement, ne serait même plus capable de tondre son gazon. C'est le genre de livre où, rendu à la dernière page, on se dit qu'on en aurait facilement pris encore une bonne centaine.

Marc-André Boivi

Théâtre

LE PONT

Michel LEE
Éditions d'Acadie, Moncton,
1997, 51 p.

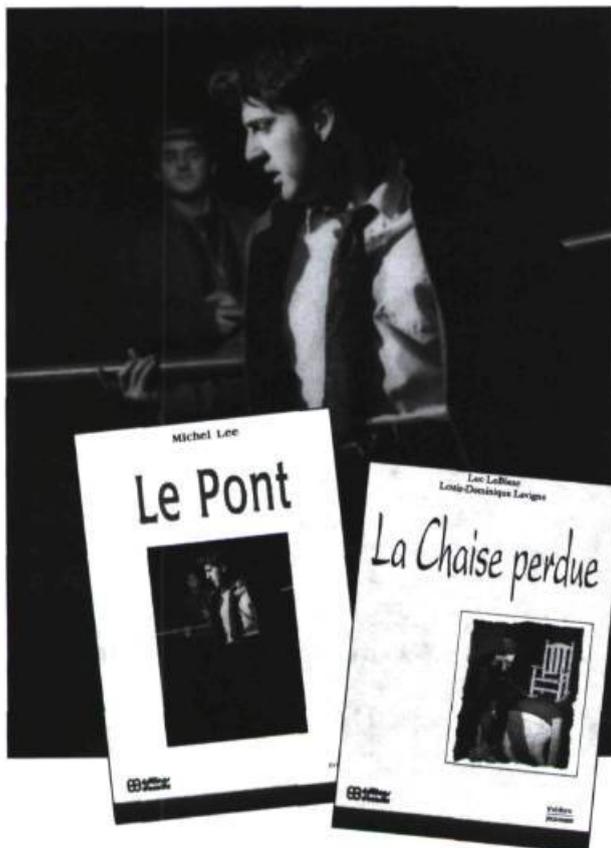
LA CHAISE PERDUE

Louis-Dominique LAVIGNE
et Luc LEBLANC
Éditions d'Acadie, Moncton,
1997, 67 p.

La jeunesse face à la mort est un thème qui n'est certes pas très nouveau. Pourtant, c'est bien celui que les auteurs des pièces *Le pont* et *La chaise perdue* ont choisi d'explorer. Alors que le premier présente un adolescent qui semble se préparer à sauter du pont de Québec, le second offre l'image d'un enfant qui, obnubilé par le décès de son grand-père, s'enferme dans sa chambre comme dans un tombeau. Pour chacun des deux personnages, l'enjeu est de survivre à l'incompréhension et au sentiment d'injustice que suscite le deuil (au fil des événements, nous apprenons que le père de l'adolescent s'est suicidé, du haut de ce même pont, trois ans plus tôt). Placés devant la perte d'un proche, les personnages recréent, chacun à sa façon, les conditions d'une mort symbolique afin de comprendre, ou du moins d'accepter, cette réalité. Et dans les deux cas, le « fantôme » du défunt viendra les aider.

Pour Fred, l'adolescent du *Pont*, le fantôme prend le visage d'un passant qui, s'il lui est totalement inconnu, ressemble étrangement à son père, socialement et psychologiquement. Ce passant, bien que souhaitant se « mouiller » le moins possible, s'oblige à intervenir lorsqu'il voit le jeune homme au bord du gouffre. S'engage alors un dialogue, par ailleurs fort bien dirigé, où l'un plaide pour la vie, avec tout ce que cela com-





porte de mauvaise foi et de bonheur artificiel, et l'autre pour la mort, avec toute la force tragique propre à l'adolescence. L'échange se termine sur une inversion des rôles, le passant prêt à se suicider et Fred tentant de l'en dissuader, qui laisse les deux personnages brisés mais optant tout de même pour la vie.

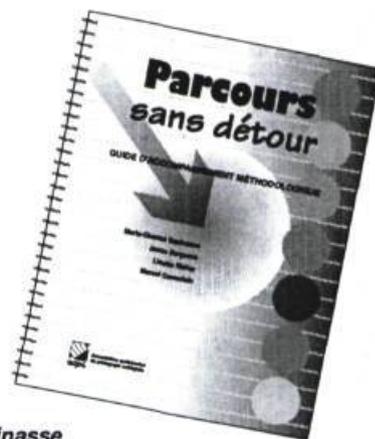
Quant à Mathieu, enfance oblige, l'apparition est beaucoup plus féérique. Alors qu'il s'en prend furieusement à une chaise que son grand-père lui a laissée en souvenir, celle-ci disparaît et l'entraîne à sa suite dans un monde à la fois familial et autre. Ainsi, sous l'emprise de sa colère, sa chambre se transforme en un village peuplé de personnages bizarres et vivant dans la crainte du dragon. Chacun de ces personnages se présente comme l'envoyé d'un « vieux monsieur étrange » et apporte à Mathieu un objet de son passé de « bébé » avec des instructions quant à son usage dans l'aventure. Les objets en question, une plume, une épée et une guitare, l'aideront à vaincre le dragon, symbole de la douleur qui l'empêche de vivre. Au terme de sa quête, Mathieu retrouvera sa chaise et réussira « à apprivoiser le deuil qui le fait tant souffrir et à se réconcilier avec le souvenir de son grand-père » (quatrième de couverture).

Un même piège guette les auteurs des deux pièces, celui de tomber dans le cliché. Si ceux de *La chaise perdue* l'évitent avec brio, celui du *Pont* n'a pas la même habileté. En effet, alors que LeBlanc et Lavigne se servent des instruments du conte de fées d'une manière inattendue, ainsi Mathieu utilise l'épée pour « couper la parole » au dragon, Lee met trop souvent dans la bouche de ses personnages des phrases stéréotypées, telle celles-ci « j'ai pas demandé à mes parents de me mettre au monde » (p. 24), ou « J'ai pas envie de m'enlever la vie, moé. Je veux juste arrêter de souffrir » (p. 34).

Caroline Garand

Parcours sans détour

La méthodologie enfin attrayante et accessible pour le secondaire et les études supérieures



Marie-Chantal Espinasse
Josée Bergeron
Lisette Richer
Marcel Camerlain

232 pages
21,50 \$ + TPS

1. La présentation d'un travail
- Pour un parcours sans fautes
2. Le plan
- Pour donner du corps à ses idées
3. Le résumé
- Pour des mots qui comptent
4. Les questions d'examen
- Pour mieux répondre et mieux réussir
5. La prise de notes
- Pour des idées qui restent
6. La gestion du temps
- Pour arriver à temps
7. L'étude
- Pour réussir son parcours



Association québécoise
de pédagogie collégiale

**POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE
ET POUR COMMANDER**

Téléphone : (514) 328-3805

Télécopieur : (514) 328-3824

Courrier électronique : info@aqpc.qc.ca

Site Web : <http://www.aqpc.qc.ca>